

Revue Cosmique

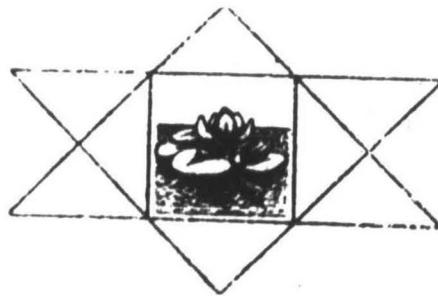
Paraissant le 5 de chaque mois

DIRECTEUR : AIA AZIZ

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et
accidentelle, l'Homme a droit
à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

I. — La Philosophie Védique, d'après d'anciens Cantiques oraux (inédits)	65
II. — Les Visions du Royal Initié (suite)	76
III. — Un Pas en avant	90
IV. — Une Vision	98
V. — Contemplation	102
VI. — L'Aurisée	106
VII. — Variétés	119
VIII. — Questions	122



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 19, Boulevard Morland, 19 — PARIS

—
1907

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'Humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mortalité. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

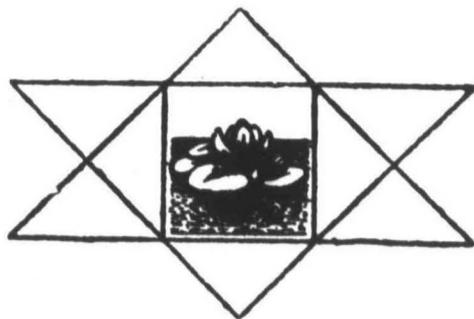
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son Divin Formateur, son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Être.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation retrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

Int. Instituut
Sec. Geschiedenis
Amsterdam



REVUE COSMIQUE

LA PHILOSOPHIE VÉDIQUE

D'APRÈS D'ANCIENS CANTIQUES ORAUX

*Cantiques d'Evocation de Madhouchhandas à Indra
le roi des atmosphères*

Hâte-toi, radiant Indra : les libations toujours préparées par des mains sont pour toi.

Hâte-toi, Indra, évoqué par l'aspiration des sages. Ecoute l'évocation sacrée de ceux qui te servent en t'offrant leurs libations.

Hâte-toi, Indra, à l'évocation faite avec ardeur, Toi qui apportes le duel or de plusieurs raréfactions.

* *

Un Initié. — Dites-nous, vous qui évoquez avec de puissants et harmonieux cantiques, qui est Indra, le roi des Atmosphères ?

— Ce que nous évoquons comme le roi des Atmosphères par le nom d'Indra (le Roi) est l'Ether qui permée l'intégralité des atmosphères des mondes célestes, qui est pour

chacune d'elles l'impénétrable et capable de tout pénétrer; aussi c'est en l'éther que prédominent les qualités du corps le plus divin ou glorieux, qui complète l'être individuel de l'homme, vu qu'il est, à l'égard des poids physiques, impondérable, comme il est élastique, résistant et lumineux.

— Si cela vous plait, ô Chef des musiciens, pourquoi saluez-vous le royal Evoqué comme le radiant ?

— Nous saluons le roi que nous évoquons comme le radiant, parce que, dans les raréfactions et les densités, la lumière est manifestée par lui le plus parfaitement, comme en respiration il se concentre vers la lumière le plus pleinement et entièrement.

— Dites-nous quelles sont les libations que vous offrez au roi tout radiant et de quelle manière sont préparées, par les mains de l'homme évolué, ces offrandes toujours pures ?

— L'offrande par laquelle nous attirons le roi tout radiant est celle de la plasticité qui, en forme humaine, s'étend vers tout ce qui est dans le rayon toujours croissant de l'influence de l'homme, laquelle plasticité est le lien indissoluble entre l'homme et le suprême Holocauste, qui, dans sa merveilleuse extension, perméa plus ou moins effectivement la substance physique en sa totalité.

— Pourquoi déclarez-vous que les offrandes sont préparées par des mains ?

— A l'égard de l'Etat physique, tandis que les pieds représentent les moins évolués et la tête les plus évolués, les mains représentent ceux qui travaillent pour la restitution par des voies droites. Ces travailleurs sont les adeptes de la science physique qui, par leurs labeurs, préparent les raréfactions et densités pour qu'elles soient mises en état de recevoir le roi radiant.

— Pourquoi appelez-vous ces offrandes des libations et ensuite des mets ?

— Parce que des libations sont liquides et, par consé-

quent, symboliquement entre les plus grandes densités et les plus grandes raréfactions ; et que des mets sont relativement solides et par conséquent symbolisent les plus grandes densités, depuis le sol friable jusqu'aux concrétions.

— Si vous le voulez bien, déclarez-nous, à nous qui sommes hiérarchiquement rassemblés ici, pourquoi vous chantez des libations comme étant toujours pures et préparées spécialement, et des mets comme étant de simples offrandes ?

— Parce que les sept cieux ou atmosphères de chaque sphère céleste sont responsifs envers les émanations du roi radiant, et partant sont purifiés par elles, en proportion de leur raréfaction, tandis que du sol friable le plus poreux aux plus denses des concrétions, l'offrande n'est pas actuellement spécialement purifiée.

— O royal chanteur, qu'est-ce que les raréfactions qui centralisent des concrétions aux foyers centraux des sphères ?

— Elles sont chacune en rapport avec la raréfaction atmosphérique qui leur est semblable, de sorte que les densités sont perméées d'en dedans et d'en dehors continuellement : d'où la gloire future de toutes les sphères, partout dans l'immensité des matérialismes, d'où la magnificence du vêtement extérieur qui peut perfectionner le vêtement de la Dualité, alors Suprême et Infinie.

— Encore une fois, nous faisons appel à toi pour la connaissance. Que voulez-vous dire par les cheveux dorés du Royal Evoqué, du Roi des Atmosphères ?

— Les cheveux dorés sont les duels germes de l'essence de tous les degrés : depuis la plus subtile raréfaction jusqu'aux concrétions, et des concrétions aux foyers des mondes, se trouvent les cheveux du roi tout radiant : ces cheveux transportent non seulement aux raréfactions intermédiaires mais aux plus grandes densités symbolisées par les libations et par les mets.

— C'est pourquoi dans notre cantique d'évocation nous chantons ces mots : « Toi qui es transporté par des cheveux dorés, avec nos libations reçois les mets que nous te présentons. »

*
* *
*

Chaque jour nous t'évoquons à notre secours, Dieu renommé pour ses brillantes actions. Nous t'évoquons en ton attribut de sustentation.

Approche-toi, ô évoqué ! Par l'abnégation du soi, nous sommes entrés dans la région plus raréfiée.

Accepte ce que nous offrons, et si tu es satisfait, toi à qui est l'abondance, accorde-nous la plénitude de la sustentation. En voyant le nombre des hommes sages qui se sont extériorisés pour monter à ton habitation raréfiée, tu ne dédaigneras pas nos offrandes.

— Déclare nous, ô principal musicien, pourquoi tu appelles le Roi des atmosphères : le Dieu célèbre par ses brillantes actions ?

— Parce que c'est l'Ether qui porté par les cheveux dorés (les duels germes d'essence) accomplit les œuvres éternelles et grandioses du perfectionnement de l'être.

— Pourquoi portez-vous témoignage, sage entre les sages, que ceux qui s'extériorisent et entrent dans les régions plus éthérées offrent l'offrande de l'abnégation du soi ?

— Parce que sans l'évolution de soi et partant l'individualisation de nos êtres, l'extériorisation effective est impossible et une telle individualisation est toujours accompagnée de l'abnégation du soi et de la souffrance.

— Pourquoi le principal musicien demande-t-il à l'Évoqué qu'il ne dédaigne pas les évocateurs humains à cause des hommes qui sont allés à sa rencontre ?

— Parce que la connaissance des évolués qui ont obtenu l'individualité des degrés variés de l'être, sans laquelle ce fait serait impraticable, possèdent les précieuses aptitudes à manifester Indra.

*
* *

— Exécuteurs de merveilles, écoutez la voix d'un homme illuminé : Cherchez de l'aide près d'Indra le sage, l'invincible qui sera comme un mur de défense pour vos amis.

Ceux qui savent comment évoquer l'aide d'Indra peuvent dire à ceux qui sont adverses : « Retirez-vous loin d'ici. »

Nos ennemis eux-mêmes nous appelleront des hommes heureux à mesure que nous connaissons Indra et serons connus de lui.

Offrons donc à l'Evoqué l'ardeur pour l'ardeur, le sacrifice pour le sacrifice, la joie pour la joie, l'amour pour l'amour, à Celui qui descend vers nous pour nous apporter le bonheur.

O toi aux cent sacrifices, après avoir goûté ces libations, aide, pour l'amour de leurs offrandes, ceux qui te présentent une offrande de nourriture plus solide.

Toi aux multiples sacrifices, nous t'amassons des offrandes. En retour comble-nous de ta richesse.

Au gardien de ce qui est le plus précieux, au Dieu magnifique en splendeur et en puissance, à l'ami de l'homme, au Roi des Atmosphères nous chantons nos cantiques sacrés.

∴

La Contemplation et les Repos plus profonds

Me reposant au bord d'une forêt au pied de la région des neiges, moi, Medhatuthi, cherche et trouve un lieu de retraite où je puis méditer sur la nature et la puissance du roi des atmosphères dont l'empire est vaste, dont les œuvres sont brillantes. Du maître souverain je passe de la lettre à l'esprit, et intellectuellement je compris quelque peu de ce que nos physiciens appelle le Roi Indra. En méditant sur l'Evoqué des Cantiques d'Evocation je passe à la contemplation consciente et de là aux repos plus profonds. Mon chemin a été par les eaux profondes, par les sept at-

mosphères, en leur ordre de raréfaction, dans l'extension des mondes qu'elles enveloppent. La raréfaction de la mentalité est la plus subtile des sept régions atmosphériques. Là, je me trouvais au milieu de ce qui était non sententiable là où je me trouvais, mais qu'en sentiant intellectuellement je percevais être vêtu et manifesté plus ou moins parfaitement par les formations de la plus subtile des sept atmosphères de l'Etat Physique : celle de la mentalité.

Vêtu de celle-ci, il est capable de tout pénétrer parce qu'il y a ce qui est capable d'y répondre non seulement en chaque groupement d'atomes mais en chaque atome. Néanmoins dans cette septième raréfaction l'obscurité était et la lumière était : car le royaume d'Indra ne s'étend que par la libre responsion : laquelle responsion est proportionnée à l'évolution de ce qui est capable de le vêtir et de le manifester. Alors je compris la nature et la raison d'être de Vritras, l'opposant d'Indra, le Vritras que quelques-uns soutiennent être les nuages qui voilent le soleil de la terre, mais que je percevais être l'obscurité dans toutes les raréfactions où les forces de la substance sont non responsives à tes forces, ô Indra le magnifique.

Dans cette septième raréfaction, je vois à la claire lumière de l'intelligence, et toutes les densités plus grandes sont pour moi comme transparentes : et je comprends comme peuvent comprendre seulement ceux qui voient : Je te vois, Indra par qui toutes choses vivent et se meuvent. Je te vois, Indra, qui es la vie de la vie. Je vois qu'en proportion de la densité est la capacité de résistance de la matière, mais qu'en proportion de cette capacité de résistance est la valeur de ce qui revêt, et par reception et responsion peut manifester les forces du Roi. Je vois aussi qu'en proportion de l'évolution de la mentalité de chaque formation terrestre est la capacité de réception et de responsion vis-à-vis de l'impénétrable et capable de tout pénétrer, avec lequel elle est actuellement en rapport. Je note, dans toutes

les densités et raréfactions, l'impondérabilité, l'élasticité, la résistance et la luminosité de ce qui est à revêtir, qui m'entoure et me pénètre ; j'y reconnais les caractéristiques du corps glorieux, et pour la première fois je comprends l'immensité de sa valeur et je suis silencieux par admiration et émerveillement. Dans le silence, je deviens conscient d'une voix douce et mélodieuse qui chante : « Qui peut être comparé au roi des atmosphères, le perméateur et le vitalisateur prééminent ? »

Les œuvres d'Indra ne sont-elles pas véritablement brillantes ?

Que ceux qui évoquent le roi lui préparent une aura propre à l'accueillir bien, car ceci est l'offrande que (puisque sa richesse est dans la responsion des formations) il aime le mieux. Aussi multiple que les variétés des formations est leur sacrifice de soi-même, de tout ce qui te résiste ou ne te répond pas, ô Indra !

Indra, que ceux qui voudraient exécuter des merveilles apprennent de toi pour que de ces hommes il puisse être témoigné : « C'est par Indra non par Vritras que ces hommes ont leur puissance. »

Offrez au roi la lumière aurique légère, élastique, résistante et lumineuse par elle-même, pour que sa légèreté reçoive et réponde à l'impondérabilité, son élasticité à l'élasticité, sa résistance à la résistance, sa luminosité à l'éclat d'Indra, la source de tout ce qui est le plus précieux, l'auteur de toute la félicité, l'ami de l'homme dont le perfectionnement aurique amoindrit continuellement le royaume de Vritras qui est l'obscurité.

Sages, écoutez Indra. Que vos aspirations tendent vers Indra. Lui, par son intermédiaire, la lumière, se répand. Tournez-vous vers Indra, qui centralise éternellement vers la lumière ; vers la lumière qui répandue par lui est la vie, la vie qui se répand par la matière un peu plus dense que ce qu'elle revêt et manifeste, la Vie vers laquelle cette densité voisine centralise.

*
* *

Vous qui êtes liés par l'affinité, venez prendre vos places en Hiérarchie, et évoquez le Roi des Atmosphères qui se répand et centralise vers la Lumière, avec les plus précieux de vos cantiques.

Chantez ensemble le grand roi, le souverain maître des biens et en chantant, répandez l'offrande des Auras pures. De cette manière, évoqué par aspiration, il sera une source de biens, de plénitude, de sagesse.

Chantez Indra qui, dans sa lutte dans l'Etat nerveux et physique, porté sur son char, prévalut sur ses adversaires par la force de ses courriers.

En hommage à ce roi qui aime les offrandes pures, voici les libations purifiées dans lesquelles est mélangé le *caillé*.

Cantique de l'Assemblée Hiérarchique

Indra le bienfaisant, reçois nos dons et règne dans nos offrandes auriques qui accroissent la manifestation de ta splendeur : reçois, en la sagesse, nos ardentes offrandes dans leur plénitude.

Les Cantiques et les offrandes de l'homme d'autrefois ont toujours manifesté plus pleinement la grandeur par tant de sacrifices : que nos cantiques et nos offrandes augmentent encore ta manifestation.

O Indra, Protecteur Invincible, en qui est toute la force de la virilité. Réjouis-toi des offrandes abondantes et variées.

Avec toute l'assemblée, Roi que nos cantiques célèbrent, que nos offrandes évoquent, accorde-nous la réalisation de notre suprême aspiration. Ne laisse personne endommager notre corps, éloigne de nous sa perte.

*
* *

Un de l'assemblée hiérarchique :

— Déclarez-nous, à nous qui sommes comme les planètes

en comparaison du soleil de votre sagesse, déclarez-nous, ô principal musicien, pourquoi avez-vous convoqué seulement ceux qui sont liés par l'affinité ?

— Parce que seulement là où l'harmonie règne peut se trouver une aura collective propre au vêtement et à la manifestation de celui qui répand la Lumière et centralise vers elle

— Déclarez-nous pourquoi vous nous avez ordonné de prendre notre place en ordre hiérarchique ?

— Parce que ainsi seulement nos forces pourront être assurées contre le *gaspillage*.

— Déclarez-nous, seigneur des cantiques, pourquoi vous avez convoqué seulement ceux qui ont les plus précieux des Cantiques d'autrefois ?

— Pour que les chanteurs sages inspirés, à qui sont ces précieux cantiques, puissent être avec nous lorsque nous évoquons et célébrons les louanges du Roi de la raréfaction qui est maintenant leur habitation : sans ces chanteurs notre évocation serait moins parfaite.

— Pourquoi chantez-vous le char d'Indra et de quelle nature est-il ?

— Le char qui transporte Indra est la vie dans toutes les formations, par l'évolution de laquelle le Royal Epandeur de la Lumière vers laquelle il centralise, est vainqueur des sombres légions de Vritras.

— Que signifient tes paroles inspirées :

« Aussitôt que tu es, ta force est immense. — Y a-t-il jamais eu un temps où Indra n'était pas ? »

— Ces paroles signifient : « En tout temps où tu es manifesté. » Ne chantons-nous pas l'Illuminé ?

— Pourquoi célèbres-tu le roi comme la force de toute virilité ?

— Parce que en proportion de la réception et de la réponse vis à vis des forces d'Indra, est la virilité de chaque formation dans le royaume dont il est de droit le souverain.

— Déclarez nous, vous qui êtes sage, pourquoi vous nommez la dernière aspiration de votre Cantique inspiré la prééminente et duelle aspiration ?

— Nous nommons cette aspiration, prééminente, parce que de la conservation du corps dépend le perfectionnement de l'être intégral de l'homme en rapport avec des formations qui sont dans la limite de ses organes des sens et cette conservation lui donne les conditions les plus favorables pour assumer le corps glorieux sentientable dans ces attributs et capable du plus plein rapport avec Indra.

Nous nommons cette aspiration duelle parce qu'elle demande premièrement à l'Invincible protecteur « en qui se trouve toute la force de la virilité » premièrement : que nul homme ne porte atteinte à nos corps, deuxièmement : éloigne de nous la soi-disant mortalité, quelle que soit sa cause.

— En vérité, dans le Cantique du sage a parlé la sagesse, vu que tandis que l'homme tue des milliers de ses semblables, il est tué par des dizaines de milliers d'êtres autres que l'homme.

— Dites-nous, principal musicien, dites-nous, très sage et vénéré, comment l'aspiration vers Indra peut donner à l'homme cette protection ?

— En proportion de l'aspiration de l'homme vers Indra, l'ami des hommes, est l'illumination de son aura et nul être envoyé par Vritras, dont l'habitation est l'obscurité, ne vient à l'aura illuminée par le radiant et brillant Roi des Atmosphères, le capable de tout pénétrer dans les densités capables de sentienter ses forces : car cette lumière à la fois éthérique par infusion et aurique par réception et responsion est pour les enfants de Vritras comme le soleil du midi pour les yeux des habitants des cavernes souterraines et des profondeurs de la mer, de sorte qu'ayant des yeux ils ne voient pas.

— Nous entendons et nous comprenons, car le sage a parlé à des entendeurs de bonne volonté.

En union : Roi, éternel épandeur de lumière, éternel centralisateur vers la lumière, roi dont le char est la vie, dont les cheveux sont les germes de l'or de l'essence que vêts-tu et manifestes-tu ?

Un de l'assemblée. — Aucune voix ne répond. Dis-le nous, ô maître des chants sacrés, car c'est par la mentalité de tels que toi que les cantiques inspirés sont reçus par les amis de l'homme. »

— L'amour se répand par le pathétisme et c'est ce pathétisme que le roi veut vêtir et manifester.

De là vient l'harmonie de la multiplicité des entités qui forment un corps ; de là vient l'harmonie de la Hiérarchie sacrée ; de là vient l'harmonie des mondes célestes dans leur course majestueuse et silencieuse.

En union : O gouverneur invincible connu par l'éclat de tes œuvres, permée chaque molécule de notre être composé. Illumine nos auras préparées pour toi par la purification, Toi qui es le vainqueur de Vritras, toi qui es l'ami de l'homme.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

Après ceci Tzl devint de plus en plus précieux à Achaia, non pas seulement à cause de sa sagesse et de sa connaissance, mais à cause de son humilité et de sa douceur. Pour cette raison, malgré les supplications de Tyranus, il se déterminà à retourner chez lui, car il dit : « C'est là où notre puissance et notre autorité sont les plus grands que nous pourrons le mieux protéger Tzl que guettent des ennemis qui cherchent à lui prendre la vie, afin de profiter de son intelligence qu'ils ont le dessein de falsifier et de tourner à leur propre avantage. » Ainsi ils s'en retournèrent ensemble, mais ils laissèrent leurs compagnons avec Tyranus avec des instructions pour lui donner toute l'aide qu'ils pouvaient.

*
* *

Un soir comme ils se promenaient ensemble dans le jardin de cèdres, Tzl parla aux hommes dont il était l'éducateur et l'hôte et à ses principaux amis, disant : « Encore trois fois sept jours et je parlerai à ceux qui m'écouteront de

L'ONDE OFFRANDE

Lorsque le gouverneur entendit ceci, il en fut bien aise car il existait des théories nombreuses et diverses au sujet de l'origine et de la signification de cet ancien rite aussi bien qu'au sujet du rite cérémoniel lui-même.

Or quand Tzl parla ainsi, la lune du neuvième mois décroissait de sorte qu'elle paraissait semblable à une demi-sphère lumineuse, et quand Tzl prit sa place au milieu de la multitude qui était venue de nombreux pays pour l'entendre, la lune du dixième mois était ronde. Or quand Tzl apprit que le gouverneur avait fait savoir qu'il parlerait de l'onde offrande il devina que ceux qui viendraient l'entendre seraient très nombreux : il parla donc à Achaia en disant : « Il faut bien que nous donnions satisfaction du mieux de notre pouvoir à ceux qui viennent de loin pour m'entendre. »

Le gouverneur répondit : « Il y a dans cette province une hauteur au sommet de laquelle on accède par une douce pente de tous côtés, et le sommet est couronné d'un rocher : je ne connais pas d'endroit plus commode pour cette assemblée. En outre, puisque c'est la saison d'été, ceux qui viennent de loin pourront reposer dans des tentes que je leur ferai préparer dans les bois qui sont à la base de la colline de Mars. »

Tzl répondit : « J'ai beaucoup entendu parler de cet endroit et j'irai. Savez-vous pourquoi cette colline est ainsi nommée ? »

Achaia répondit : « Je n'ai pas même pensé à cet endroit jusqu'à ce que vous parliez au sujet de cette affaire. Si vous savez ou avez entendu dire quelque chose à son sujet, dites le moi. »

Alors Tzl dit : « Il vous est connu qu'il y a une planète de notre système solaire dont certains constituants affectent l'aura de la terre de telle façon que certains des habitants de celle-ci, évolués et partant aurisés, deviennent

très courageux sous son influence et souvent se défient les uns les autres au combat physique. C'est pourquoi cette planète a été appelée par beaucoup des étudiants des mondes stellaires Ayres en l'honneur du fils guerrier de certaines Royales Divinités des Dieux personnels. C'est du sommet du rocher qui couronne le sommet de la colline que le grand et humble astrosophe Demarus est dit avoir étudié les mouvements, la nature et les influences de cette planète à laquelle il donna le nom de Mavors, selon ce que quelques uns disent, en raison de son pouvoir remarquable sur ceux qui luttent pour la domination personnelle, à cause de la force guerrière qui, en certaines personnes, était grandement augmentée par l'influence de cette planète sur leur enveloppement aurique. Ensuite le nom de Mavors fut changé pour celui de Mars ».

Achaia dit : « Pour moi il importe peu quel rôle cette colline a joué dans le passé ; l'essentiel est qu'elle sert à notre objet dans le présent. Quant à moi, je me représente à l'avance avec empressement le temps où du petit rocher qui couronne le sommet de la colline j'entendrai les paroles de Tzl au sujet de la tant disputée onde-offrande et regarderai l'effet de son éloquence sur les auditeurs si variés. »

Tzl répondit : « Encore trois jours, et au clair de la lune pleine qui inondera de ses rayons froids et clairs le monde des eaux, je parlerai de l'offrande de l'onde, qui est tenue en souvenir dans les pays du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, et des pays qui se trouvent entre eux ; et peut-être le plus efficacement dans le pays central. »

..

DE L'OFFRANDE DE L'ONDE

« Hommes, frères et pères, je parle devant vous, cette nuit au sujet d'un des rites cérémoniels les plus universellement reconnus, c'est à dire l'offrande de l'onde. Ceux d'entre vous qui tiennent à l'observance des rites cérémo-

niels tels que vous les avez reçus de certains hommes qui ont interprété *ce qui a été écrit*, selon leur propre manière de voir ou selon certaines pratiques avec lesquelles ils sont familiers dans leur milieu, ont décrit l'offrande de l'onde ainsi que suit : « Vous prendrez de l'un des deux béliers consacrés par le souverain sacrificateur, le gras de certaines parties et le cœur et les rognons et l'épaule droite du bélier de la consécration et un pain et un gâteau de pain fait avec de l'huile et un pain très mince du panier au pain sans levain ; vous les mettrez dans les mains du sacrificateur et ensuite en celles des autres prêtres et vous les mouillerez pour une offrande de l'onde *devant le seigneur*. Alors ils seront brûlés sur l'autel et seront comme une douce saveur devant le Seigneur. C'est une offrande faite par le sang et par le feu *au Seigneur*. »

Au pays central et dans la demeure des neiges où la vie est considérée comme sacrée, l'offrande de l'onde consiste en farine de froment et en lait caillé qui sont deux des plus précieux moyens de sustentation et de purification du corps.

*
* *

Or comme cela est sans doute connu de la plupart d'entre vous, les rites cérémoniels sont des signes extérieurs et visibles d'une puissance d'évocation intérieure et invisible et par conséquent varient selon les attributs, les aptitudes et la nature de la Divinité évoquée ou (comme il arrive fréquemment) *de la conception de l'évocateur ou des évocateurs à l'égard de cette divinité*, par conséquent selon les attributs, les aptitudes et la nature de l'évoqué et celle des conceptions de l'évocateur est généralement l'extension de la pratique du rite cérémoniel. Donc, autrefois, quand les hommes s'adonnaient plus généralement à la méditation et à la contemplation et ainsi ôtaient pour eux-mêmes le voile le plus grossier, l'offrande de l'onde était offerte par les évocateurs les plus hauts ou les plus évolués au plus haut

lieu de chaque pays, comme un signe (et une marque) conceptif et commémoratif d'une vérité de la physique. »

Comme Tzl s'arrêtait un moment, le gouverneur qui était assis au milieu de sa suite à l'ouest du rocher qui couronnait le sommet de la colline et ainsi en face de Tzl dont le visage était tourné vers l'est dit : « Pourquoi ? »

Tzl répondit : « Hommes, frères et pères et vous, ô gouverneur qui n'êtes pas le moindre parmi ceux qui cherchent la connaissance, la vérité dont je parle peut être connue et reçue de vous. Tout vit et tout ce qui vit est la cause ou l'effet de la vibration ou mouvement de l'onde, et selon la grandeur, la rapidité, la raréfaction et d'autres qualités que le temps ne nous permet pas d'énumérer ici, paraissent dépendre ce qui est vaguement appelé les forces de la nature partout dans l'état physique, c'est-à-dire partout dans les densités normalement sentientables pour l'homme. Il est probablement reçu par tous ceux qui sont présents qu'à une certaine époque de la reclassification de la substance éternelle, Brah, l'attribut de la justice d'Adonai, assumait la personnalité afin d'achever l'œuvre que sa deuxième émanation était, en raison de ce qui était adverse, incapable d'accomplir, c'est-à-dire la perméation des forces de la substance de la densité physique par les forces immédiatement plus raréfiées. Il y a un proverbe : « En proportion de la magnitude est la magnanimité. » Quoi qu'il en soit, la manière d'accomplir l'œuvre entreprise par le septième attribut différa de celle de la deuxième émanée : la Lumière ou Intelligence de la substance plus radiante et plus raréfiée de la densité physique n'était pas dominée par une lumière plus pleine, mais plutôt attirée vers la radiance pathétique intellectuelle de la Perméation attributale Holocaustale, fortifiant ainsi et perfectionnant les individualités en proportion de leur réception et de leur réponse volontaires, pour qu'elles s'éveillent graduellement à la connaissance leur permettant de répondre et d'assimiler ce qui était le plus propre à leur bien-être et à leur satisfac-

tion intégraux : pour cette raison, les forces de l'Holocaustal sont quelquefois symbolisées comme la rosée du matin, le vent qui est mesuré à l'agneau tondu, la douce voix sans son de paroles qui manifeste le « Ce qui est à revêtir » par la puissance de la douceur et que les vents violents ni le feu violent ne manifesteraient pas. De lui aussi, est porté ce témoignage à travers les éons : « Il supporte les transgressions des formations terrestres et lui-même porte leurs douleurs. »

Ecouter et comprendre la Charité (une avec la justice) a été dès les premiers âges, comparé un mouvement onduleux avec laquelle les eaux de l'océan (symbole de la plasticité) s'approchent de la terre (le symbole de la fixité) graduellement au moyen des ondes avançant et se retirant, au lieu de l'approcher selon la description d'un de ceux qui se lamentent, qui chante : « L'adversaire advient comme un flot ». Une description d'une des primitives offrandes de l'onde, oralement conservée, peut être utile et salutaire comme l'est tout ce qui ôte le blasphème du feu et du sang sacrificiels et de la chair rôtissante et de l'odeur des graisses brûlantes, et du pitoyable et terrible son du râle de la mort, et l'écarte des sentiers qui sont signifiés comme les sentiers qui conduisent au tabernacle habité par la lumière ou Intelligence céleste qui voile et cependant manifeste les forces inépuisables des occultismes. »

Alors Achaia, parla en disant : « Depuis longtemps, j'ai désiré savoir l'origine et la forme primitive de ce rite et avant votre venue ici je me suis dit : Ce n'est pas dans une vision, mais par la voix d'un homme que cette chose me sera apprise. Parlez donc librement. »

*
*
*

La tradition orale de l'offrande de l'onde, telle qu'elle fut racontée par Tzl devant le savant et puissant gouverneur Achaia, et devant un grand nombre de sages et de sensitifs qui étaient rassemblés autour de la colline de Mars pour en-

tendre le discours de Tzl, dont l'éloquence égale la connaissance et la sincérité.

*
* *

Hommes, frères, pères, et vous, puissant chef qui avez soif de la connaissance qui conduit vers la sagesse, comme la sagesse conduit vers le soph dont la manifestation dans la substance éternelle est sans fin, venez avec moi, vers un pays en forme de poire qui pour ainsi dire est encore suspendu à la partie sud du pays central dont la borne du nord s'élève haute et majestueuse, ombragée de neiges dont les cristaux scintillent et s'embrasent comme des gemmes à la clarté du soleil levant. A l'est de la poire, les petites ondes de l'océan endormi tombent doucement sans faire aucune brèche dans le lieu que dans leur pleine activité elles domineront avant longtemps en faisant de la presqu'île en forme de poire une île.

L'étude suivante de l'offrande de l'onde est un fil conducteur dans le labyrinthe qui voile les lois physiques de la nature.

*
* *

Le long de l'étroit morceau de terrain de chaque côté duquel les vagues de l'océan murmurent ou gazouillent doucement, passe un long cortège du continent ; au milieu de ce cortège se trouvent douze sages montés sur leurs éléphants sagaces de couleur gris pâle. Au milieu, c'est-à-dire entre les six qui précèdent et les six qui suivent, se trouvent deux éléphants d'un gris plus clair qui portent un palanquin étroitement voilé.

Du beau et fertile groupe des petites îles du sud, des pirogues fabriquées de peaux se glissent à travers les eaux calmes, poussées chacune par son unique rameur. Lorsque cent quarante quatre pirogues sont rassemblées, du rivage d'une des îles glisse un bateau orné d'une proue sculptée et dorée, d'une main-d'œuvre exquise,

sur laquelle est perché un aigle. Apparemment aucune force, sauf celle des eaux, ne le pousse ou guide, lorsqu'il trouve sa place au centre des pirogues. L'homme qui se tient debout, droit auprès de la proue dorée du bateau est brun et beau au-delà de la beauté humaine actuelle, et sa prestance est non seulement le résultat de sa perfection de forme et de visage, mais celle d'un homme qui est accoutumé à avoir domination.

Aussitôt que cet homme arrive au centre des pirogues, tous d'un seul accord se dirigent vers la rive nord de l'endroit sacré, la péninsule de l'Océan Indien, le lieu spécialement dédié à la permanente individualisation de la vie au moyen de l'intelligence. Comme le chef paraît, le grand chef qui représente le vainqueur qui en forme et en nature humaines doit faire captive la mortalité, les notes des trompettes d'argent des îles se mêlent avec le son des cordes des harpistes assemblés sur la rive au-delà de la marque de la haute marée : et les sons harmonieux se confondent, accompagnés du suave murmure des ondelettes gazouillant une mélodie berceuse.

Lentement, au son des trompettes d'argent et des harpes d'argent aux cordes d'or, les deux éléphants descendent la douce pente du rivage sud, jusqu'à ce qu'ils se tiennent debout, avec leurs pieds de devant dans les eaux et leurs pieds de derrière sur la terre.

Alors quelqu'un qui descend en sautant et bondissant d'une hauteur dominante, traverse l'assemblée qui lui fait place : sur son épaule droite se trouve le symbole de la force et sur son front le symbole de la sustentation, et ses cheveux longs, foncés, sont cerclés d'une couronne d'olives foncées par leur maturité. Sa courte tunique est de peau de chameau en signe qu'il est le porteur de fardeaux à travers le désert, et sa cordelière est de la peau des agneaux en signe qu'il est ceint de la souffrance des animaux. Un des douze qui est monté sur un éléphant aux harnachements de cramoisi proclame à haute

voix : « Le soleil a commencé son voyage à travers la constellation du fort. »

Comme il parle ainsi, au son de la musique des trompettes et des harpes, il s'approche du côté droit de la litière voilée. A sa venue les deux éléphants s'agenouillent : écartant le voile des deux mains il les rentre dans la litière, et quand il les retire, dans la main droite il y a un pain, et dans la main gauche une double bouteille contenant de l'huile et du vin rouge. En ouvrant le pain rond il en prend un œuf et un cristal. Alors, dans le silence profond qui n'est rompu que par la voix des eaux, quatre hommes descendent de leurs éléphants agenouillés et reçoivent et portent au chef dont le bateau est accosté, la proue dorée sur le rivage et la quille dans la mer, premièrement le cristal, deuxièmement le pain, troisièmement l'huile et le vin et finalement l'œuf, disant un à un comme il les reçoit : « Tout vit et dans tout ce qui vit est la lumière et la vie de l'Holocaustal qui est sa consécration . »

Alors au son de la mélodie harmonieuse montante et retombante des harpistes, le chef met dans la main droite du visible représentant de l'Holocaustal l'œuf et le cristal, et dans sa main gauche le double vaisseau d'huile et de vin et le pain, et en tenant les mains du représentant de l'Holocaustal dans les siennes il les balance. En passant par la mer, l'emblème de la plasticité, il les élève et les balance avec un geste qui semble lui faire signe de s'approcher, en tendant ses mains avec les paumes en haut et les amenant près de son visage d'un mouvement lent et rythmé. Comme les évocateurs continuent leur œuvre, en union, au milieu de l'assemblée, sur la mer, celui qui est dans le bateau central dit : « Tout vit et tout ce qui vit est la cause ou l'effet de la vibration ou mouvement de l'onde. »



Comme tous les hommes passent de la méditation à la

contemplation, leurs yeux sont ouverts et ils voient le mouvement pulsatile ondulant des eaux, des atmosphères et des forces qui les influencent, des forces qui font de la croûte de la terre leur magasin et de celles qui entourent et graduellement perméent même la densité des concrétions qui sont sous la terre. Ils voient parce que toujours leur volonté et leur pensée sont dirigées vers ceux qu'ils entourent afin que les plus précieux constituants de l'atmosphère, des eaux, du sol et des concrétions, soient attirés par le mouvement, semblable à l'onde, des mains humaines, et transportées aux auras du représentant du Restituteur et du visible représentant de l'Holocaustal. L'offrande de l'onde commença à être amassée au lever du soleil, et à midi les deux évolués qui avaient fait l'amas et préparé l'offrande de l'onde se reposent l'un à la main droite et l'autre à la main gauche de Celui qui est dans la litière voilée et ceux qui reposent en contemplation voient que les constituants précieux passent, comme par attraction, de leurs auras pour aller au delà du voile. Alors comme ils regardent la scène, émerveillés, ils voient dans l'aura représentative du Restituteur une passive d'une beauté rare et exquise, et non pas tout à fait de la même densité, mais de la raréfaction la plus voisine. Alors, simultanément, ils passent aux repos plus profonds; mais de quoi ils ont été conscients pendant ces repos, à leur réveil, ils ne se souviennent pas, car cela s'est évanoui, comme un rêve de la nuit, lorsqu'on s'éveille.

Achaia dit : « Je voudrais bien savoir si Tzl lui-même a assisté à un semblable rite merveilleux. » Tzl parla en disant : « Une fois, et une fois seulement, j'ai eu cet honneur, au temps où je séjournais dans le pays central, afin d'apprendre à être habile, autant qu'il m'était possible, en leur sagesse. Ce fut alors que, me reposant parmi ceux qui venaient des petites îles de la mer, je me trouvai dans la septième extension des Matérialismes, c'est-à-dire dans la raréfaction de matérialité de l'intelligence en forme,

mais non retenue par la forme ; sa radiance était tellement intense qu'elle était pour moi comme l'obscurité. »

Achaia dit : « Vous avez affirmé et prouvé devant moi que votre audience est plus parfaitement évoluée que votre voyance. N'avez-vous rien entendu ? »

Tzl répondit en mentalité de manière que personne, sauf Achaia, à qui les paroles étaient destinées ne l'entendit.

— « J'entendis ce qu'il n'est pas légitime de prononcer sauf à un homme. » (1)

Achaia dit : « Je comprends. Nous parlerons en particulier de cette matière en un temps plus à propos. »

Alors Tzl, regardant la grande assemblée de façon à s'attirer toutes les pensées, continua :

— « Comme le soleil baisse sur sa couche de pourpre en illuminant les eaux d'une lumière de rubis, encore les deux travailleurs se tiennent debout ensemble sur la place des eaux, à la marée basse, et encore les mains de l'un tiennent le cristal et l'œuf, le pain et le double vaisseau contenant de l'huile et du vin sur lesquels repose une pure lumière blanche comme la neige non foulée, en les faisant onduler doucement ; et l'autre recommence le mouvement des deux mains, mais maintenant ce n'est pas le mouvement d'invitation ou d'attraction, mais de diffusion, de sorte que les paumes des mains sont en bas lorsque les bras sont étendus, et vers l'extérieur lorsque les mains sont près du visage : et tout ce qui avait été amassé de l'ondulation des raréfactions et densités est diffusé parmi les hommes qui reposent sur la terre et sur la mer. Selon l'évolution de chacun, est la perfection de son aura ; et selon la perfection aurique de chacun sont ses capacités de réception et de responsion envers ce qui est diffusé. Dans cette offrande de l'onde, il n'y a aucune violence, car ce qui est amassé est attiré par affinité : et ce qui est diffusé est reçu par af-

(1) (*Aish*) homme évolué ou supérieur.

finité. Alors comme d'autres de l'assemblée dorment sur la terre ou sur la mer, ceux qui montent les éléphants retraversent l'étroit morceau de terrain qui lie le lieu de l'offrande de l'onde avec le continent et s'en vont lentement vers le nord, vers la maison des neiges, et au milieu des douze se trouvent les deux éléphants au teint gris plus clair qui portent la litière voilée. Un voyant qui regarde leur départ, en sommeil, affirme qu'il voit quatre hommes dont chacun soutient un des quatre piliers de la litière ; mais aucun des autres dormeurs ou veilleurs ne voient ces quatre, lesquels, s'ils existent, sont sous les coins des voiles.

Voici ce qui est reçu au sujet de l'offrande primordiale de l'onde, si merveilleuse en sa puissance si belle, en sa cérémonie symbolique. »

Or quand Tzl eut ainsi parlé, beaucoup d'entre la grande assemblée murmurèrent et furent provoqués à la colère contre lui ; en l'accusant ouvertement de condamner leurs propres rites cérémoniels à l'égard de l'offrande de l'onde. Alors au milieu du mécontentement que seule la présence d'Achaia empêchait de devenir un tumulte, Tzl les regarda du haut du rocher et dit : « Pourquoi des pensées de colère s'élèvent-elles, et pourquoi murmurez-vous des amères paroles ? A chaque homme son propre Dieu : car depuis les jours de Lhamkial jusqu'à présent, les fabricants de dieux les ont formés à leur propre conception ou à leur propre similitude. Selon la nature des Dieux évoqués doit nécessairement être le rite d'évocation, puisque, à l'égard des Dieux comme à l'égard de tous les autres êtres, le semblable attire le semblable, et que la plus grande puissance de ceux qui attirent est ce avec quoi l'attiré sentiente la plus pleine affinité. Si donc il y en a parmi vous qui désirent le rapport avec les Dieux qui font leur délice du sang et du feu, auxquels l'odeur des graisses, de la chair et des os brûlants est une douce odeur, il est naturel qu'ils les évoquent par du sang et du feu, et

par l'odeur des graisses brûlées, par la fumée et l'obscurité et autres choses semblables. Et pour ceci je ne les blâme pas, vu que le jugement ne m'appartient pas, vu aussi que ce qui paraît clair et pur et blanc dans le crépuscule pourra ne pas paraître ainsi à la pleine clarté du soleil du midi.

« Seulement, pour l'amour de la charité qui ne pense pas de mal, ne se réjouit pas du déséquilibre, mais de la rectitude, nous vous avertissons que les évocateurs au moyen de l'agonie et de la mort des formations moins évoluées dont l'homme est de droit l'Évoluteur, se rendent sujets à participer à cette agonie dans leurs propres personnes, comme aussi malheureusement en celles de ceux qui sont sous leur protection ou en aucune manière intimement alliées avec eux par l'affinité. »

Quand Tzleut ainsi parlé, il y eut une clameur parmi plusieurs, et d'autres bouchèrent leurs oreilles et s'enfuirent de l'assemblée, tandis qu'un des principaux disciples de Necho Denus s'écriait à haute voix :

— « Qui est cet homme pour qu'il prédise que le sang des bêtes tuées dans l'évocation sera sur les mains de nous-mêmes et de nos descendants ? »

Alors, au milieu du tumulte Achaïa monta au sommet du petit rocher et s'adressant à ceux qui criaient, dit :

— « Entendez et comprenez. De votre propre volonté vous êtes venus ici. Personne n'a demandé votre présence et personne ne vous retient. Vous êtes venus pour entendre l'enseignement de cet homme contre qui vous vous recriez, et s'il ne vous plaît pas, rejetez-le ; car jamais, cela est connu, Tzl ou Ion n'ont cherché à faire un prosélyte ou à forcer aucun homme en aucune manière ; ils ne sont pas allés par des sentiers tortueux et obscurs, mais par le chemin droit qui mène à leur plus haute conception de la vérité. Donc que ceux qui n'acceptent pas les paroles de Tzl, que nous soutenons être logiques, quittent l'assemblée tranquillement. »

Alors la plupart des assistants quitta le lieu d'assemblée, mais quelques uns choisis par eux restèrent, au nom desquels un homme parla à Tzl en disant : « Nous voudrions t'entendre encore sur cette matière après que nous aurons pesé tes paroles. En ce moment nous te demandons une chose seulement :

« Quelle est la plus haute conception de la vérité ? »

Tzl répondit : « La vérité est comme une lumière posée sur la pente d'une rangée de montagnes qui paraît aux habitants de la vallée être le plus haut sommet ; mais lorsqu'on a monté et qu'on y est arrivé, on voit devant soi un sommet plus élevé sur lequel brille une lumière plus radiante et les sommets sont sans fin et la radiance de la lumière sans limite. Aucun homme ne peut donc répondre à la question : Qu'est-ce que la vérité ? »

UN PAS EN AVANT

(*Suite*)

Une dose de un quart jusqu'à une once d'alcool prise avec de huit à seize parties d'eau de son et du miel n'a pas du tout le même effet que cette même quantité prise dans de l'eau pure, parce que le son et le miel constituent eux aussi une nourriture. En outre il n'y a aucune raison pour ne pas prendre du pain rôti ou des biscuits avec la nourriture liquide. Il est nécessaire de répéter l'importance de la nourriture riche en phosphore telle que les germes variés animaux et végétaux : l'eau de son employée au lieu de l'eau pure ajoute encore à leur efficacité.

L'ÉDUCATION DE LA PENSÉE

La sustentation qui fortifie les muscles met leur possesseur à même de dépenser plus d'énergie musculaire avec moins de fatigue que celui dont les muscles ne sont pas ainsi sustentés, mais ceci ne change pas le fait que les muscles les mieux sustentés ne sont capables que d'une certaine dépense de forces et que tout ce qui amoindrit cette dépense est de valeur. De même manière une sustentation convenable du cerveau rend le possesseur du centre de la pensée et des centres moteurs bien nourris capable d'accomplir aisément ce qui fatiguerait le possesseur d'un cerveau imparfaitement nourri ; mais comme les muscles, dans les plus favorables conditions, ne sont

capables que d'une certaine quantité d'énergie, tout ce qui tend à l'aider en son travail est de valeur.

L'observation et l'expérience vont loin pour prouver que généralement ce n'est pas le travail intellectuel sympathique qui assujettit le cerveau à l'usure qui graduellement le détériore, mais les soucis, les oppositions, les ennuis quotidiens qui usent le mécanisme délicat graduellement, et les secousses et les coups violents qui le dérangent plus ou moins sérieusement.

Dans la vaste majorité des cas d'énervement cérébral qui est le pire de tous les maux dont la chair soit héritière, parce qu'il empêche la manifestation de l'intelligence, il est l'effet non pas du libre exercice du beau, complexe et délicat appareil que nous appelons le cerveau, mais de ce qui empêche ou entrave cet exercice. Il y a un moyen propre à aider et à protéger contre ces injures, ce moyen est l'éducation de la pensée.

Ceux qui sondent leurs propres blessures, qui pèsent leurs propres douleurs ou qui observent le sondage et la pesée de celles de leurs co-souffrants, seront à même de constater par eux-mêmes que les blessures les plus douloureuses et les plus fréquentes sont l'effet de l'habitude de la non réelle pensée, nous voulons dire la pensée qui dans les conditions actuelles n'est pas réalisable. Un des penseurs les plus puissants, libres et logiques tandis qu'il enseignait que « la charité ne pense de mal de rien » conseillait à ses adeptes de *penser sobrement* et c'est justement cette pensée sobre qui est une si précieuse sauvegarde contre les épines et les pierres d'achoppement, les précipices, les pièges et les trous qui sont plus ou moins abondamment semés dans la voie de la vie de chaque voyageur.

Cette habitude d'apprendre à penser sobrement, c'est à dire en conformité avec les faits ou les hypothèses logiques n'exclut ni l'espoir ni la joie, mais au contraire fraye le chemin pour la réalisation des espoirs et pour la conti-

nuité du bonheur, parce que ceux qui sont ainsi éduqués sont préparés à rencontrer stoïquement les événements qui, s'ils n'étaient pas ainsi dressés, pourraient les bouleverser. A chaque enfant doit être enseigné *l'art de penser*. Il faut lui dire que selon sa nature et ses capacités il est la manifestation de la Lumière ou Intelligence qui habite en lui, qui est bien la sienne et qu'aucun autre ne peut manifester à sa place.

Que le bonheur vient du dedans et non du dehors, et qu'il dépend principalement de lui-même pour ce bonheur comme pour toute autre chose désirable.

Qu'à un degré non généralement reconnu, il a le pouvoir de générer et de soutenir tout ce qui tend à son bien-être nerveux, à celui de l'âme des sens et au bien-être mental, aussi réellement qu'il a le pouvoir de générer et de soutenir sa force vitale physique par une nourriture appropriée, par la respiration. Il est vrai que la liberté des soucis à l'égard de la vie quotidienne est une aide immense pour *la satisfaction*, mais *elle n'est pas la satisfaction*, comme le démontrent les visages ennuyés et inquiets de ceux qui pour employer une expression commune « sont nés avec une cuillère d'argent dans la bouche ».

Il est vrai que la sustentation au moyen de la nourriture et de l'air est essentielle au développement et à la conservation de l'être individuel, mais leur assimilation et par conséquent leur utilité dépendent beaucoup de la santé et de la vigueur des organes digestifs et respiratoires de chaque individu, et la conservation de cette santé et vigueur dépend principalement de la sage conservation de soi-même. Plein de sagesse est l'ancien conseil : « Prenez garde à votre peau ».

Il est bon d'éduquer la pensée des enfants de sorte qu'ils soient contents des nécessités; si ensuite ils ont le pouvoir de jouir de choses de luxe, il n'y a aucun danger à ce qu'ils y goûtent avec satisfaction. Une partie essentielle de l'éducation de la pensée est la connaissance de ce qui est

nécessaire, auquel par conséquent on s'attend et qu'on s'efforce d'obtenir et de ce qui est superflu ou de luxe. La grande majorité des personnes, au mieux n'atteint qu'une position moyenne dans leur métier, science ou art ; autrement leur status actuel cesserait d'être médiocre et la même règle est valable pour leur status social. La pensée de ce fait aidera beaucoup à empêcher d'amers désappointements dans la vie et tandis qu'elle empêchera ceux qui ont des ailes de moineau de tenter l'essor des aigles, elle n'entravera jamais les aigles dans leur vol. Le bonheur consiste en la satisfaction et la satisfaction ne se trouve qu'en aspirant à ce qui, dans des conditions favorables, est capable d'être atteint. Des siècles se sont écoulés depuis que les perles étaient enfilées entre les fables, mais il y a encore des exemples qui se trouvent de la grenouille qui se gonflait dans l'espoir de rivaliser avec le bœuf en grandeur, jusqu'à ce qu'elle eut éclaté. Ceux qui éduquent la pensée, que ce soit la leur ou celle d'autrui, doivent prendre l'habitude d'éviter des comparaisons avec autrui, telles qu'elles seraient aptes à amener la rivalité, car beaucoup du mécontentement et même des existences malheureuses ont leur source non pas dans le fait que les mal satisfaits manquent de telle ou telle chose, mais de ce que leur voisin les possède. Il y a un proverbe : « les comparaisons sont odieuses ».

Quoiqu'il en soit, il est indubitable que les effets sont désastreux pour le repos mental, nerveux et physique, essentiel. C'est l'esprit de rivalité provoqué et encouragé par la comparaison qui est une des plus générales causes de guerre sociale des classes. L'homme qui est un journalier parce que c'est pour cette position que ses capacités et son évolution l'adaptent le mieux se loge, se nourrit et surtout se vêt au-delà de ses moyens, non parce que cela lui fait un plaisir spécial ou en aucune manière contribue à son bonheur, car souvent il aimerait beaucoup mieux déposer une petite partie de ses gages dans la Caisse d'épargne ou

acheter quelque outil qui lui serait utile en son métier ou des jouets pour ses petits : mais simplement parce que son voisin qui gagne le double de ses gages parce qu'il possède des capacités plus grandes ou plus évoluées porte un chapeau de cérémonie et une redingote et que par conséquent il doit faire de même. Celui avec lequel il se compare à son tour essaie de rivaliser avec ceux qui sont socialement ou pécuniairement un pas en avance sur lui et ainsi de suite. Cette rivalité à volonté, individuellement et collectivement si nuisible qu'elle soit en raison de l'inquiétude à laquelle elle donne naissance, touche à peine les blessures plus profondes et douloureuses, c'est-à-dire les blessures infligées aux enfants de la science, de l'art, et du génie par le terrible knout des conventions, blessures qui lacèrent et estropient ceux qui, si les coutumes non naturelles étaient abolies, rempliraient le monde de clarté solaire et de beauté. Ces blessures douloureuses et paralysantes sont infligées par le knout armé de la rivalité apparemment presque forcée. A l'époque actuelle où la lutte pour la vie est si affreuse, il ne manque pas d'hommes et de femmes parmi les plus évolués que la société honore du nom de maîtres, qui sont en réalité de vrais esclaves : des esclaves parce qu'ils ne peuvent pas, sous peine d'un boycottage plus ou moins sévère, choisir leur propre mode de vivre et semblent forcés par les conventions de vivre non pas selon leur propre gré, mais selon celui de la société qui les appelle maîtres. Il faut que leur logement, leur service, leurs costumes soient à la mode et ils ne peuvent pas s'échapper de ces entraves sans amener sur eux cette plus fatale de toutes les flétrissures, le ridicule. Il est vrai que s'ils réussissent à s'élever au-dessus de leurs semblables aspirants, annoncés et suivis des notes de trompette du renom, ils peuvent oser être libres et vivre à peu près à leur gré, et dépenser leur argent comme ils veulent, mais ceux qui réussissent ainsi sont des exceptions à la règle. Le résultat de cette tyrannie sociale porte non seu-

lement préjudice à l'individu mais à la collectivité, parce qu'il force ceux qui découvrent et manifestent l'utile et le beau de carguer les voiles de leurs barques pionnières devant le coup de vent glacial de la nécessité et permet à des barques inférieures dont les proues sont dorées ou cuirassées d'audace, de les surpasser, tandis que s'ils étaient des hommes libres et non des esclaves ils guideraient leur barque droit vers la réalisation des possibilités ; ils gouverneraient vers le lever du soleil au lieu de gouverner vers les phares souvent trompeurs non pas de l'opinion populaire, non pas du goût public, qui sont généralement corrects, parce qu'ils sont naturels, mais de l'opinion et du goût de ceux qui sont blasés ou influencés par des partis.

Hélas ! pendant que les philanthropes se fatiguent et s'efforcent pour assurer des conditions plus favorables à l'humanité ordinaire et même aux animaux autres que l'homme, en remplissant le monde de l'histoire de leurs soucis et de leurs misères, l'élite de l'intelligence humaine est laissée subir la laideur de la pauvreté, et graduellement en proportion de sa sensibilité baisser ses ailes formées pour des si splendides essors et gaspiller son habileté technique pour la perpétuation du laid ou du banal.

Tout en sympathisant avec tous ceux qui souffrent, nous pensons bon de constater que *la souffrance est proportionnée à la sensibilité et que plus l'individu est évolué, plus sa sensibilité est grande*. Cette constatation, bien entendu, ne se rapporte pas au développement des classes, mais au développement individuel. Ce que nous voulons dire par ceci est qu'un rejeton d'humanité qui a manqué depuis sa naissance même des nécessités peut être un chef d'œuvre cosmique et que quelqu'un qui est né comme souverain d'un grand empire peut intellectuellement et moralement perdre son prestige par la comparaison avec des animaux autres que l'homme. Selon l'axiome de la Base de la Philosophie Cosmique : « Il n'y a qu'une aristocratie, qu'une

royauté, celle de l'Intelligence » que l'élite, le chef-d'œuvre intellectuel humain s'assemble dans le monde de la science, de l'art et du génie ; c'est là que la justice avec la charité doit commencer, quoiqu'elle ne soit pas tenue de s'y terminer. En amants de tous les êtres terrestres, en raison de ce qu'ils sont ou pourraient être, nous apprécions le soin donné à la collectivité des pauvres âgés, des malades et des éprouvés et le soulagement de la douleur des quadrupèdes qui sont les amis et les serviteurs de l'homme (nous disons la collectivité, parce que l'Intelligence n'est pas retenue par les circonstances ou la forme) mais puisque l'allègement de la souffrance, l'amélioration des circonstances adverses sont précieux à proportion de ce qu'ils conduisent vers la restitution, le *premier soin* de ceux qui cherchent l'amélioration de l'être terrestre doit être d'obtenir des conditions propres au bonheur et au bien-être des plus évolués de l'humanité. Non pas comme un don ou charité selon l'acception ordinaire du mot, mais comme une matière de justice et de sens commun.

Avant de quitter ce sujet si important, il est bon de rappeler aux pionniers de l'intelligence manifestée dans la science, la littérature ou l'art comme à l'égard de tous les aspirants, que s'aider soi-même est la meilleure de toutes les aides, et qu'en l'unité est la force. « Avec cet objet en vue, en l'unité ils sont capables, quand et comment ils le veulent, d'oser être libres. Les moyens efficaces de secouer les chaînes rouillées ne sont nullement difficiles en l'unité, surtout pour ceux qui avant et au-dessus de tous les autres sont nés pour être libres.

Que ceux qui sont en la plus pleine affinité occupent des appartements dans une habitation et prennent leurs repas ensemble. Ce plan, tant qu'il n'intervient point contre la vie de famille, aurait l'avantage de la jouissance de l'art culinaire d'un seul chef, au lieu d'une demi-douzaine de spoliateurs culinaires. Dans cette habitation il y aurait un

grand salon commun pour tout le monde, où les soirées pourraient se passer gaîment et profitablement en société sympathique, et où des conférences, concerts, etc., etc. pourraient être donnés. Cet arrangement si facile donnerait tout de suite le moyen d'éviter beaucoup de gaspillage de forces.

Qu'ils donnent l'exemple pratique de draper la forme humaine divine en adoptant un costume pour la manifestation de sa beauté et non de sa laideur, au lieu de se conformer aux costumes coûteux et idiots, de changer continuellement un habillement déformateur pour un autre. L'adoption de ces deux grandes lignes d'action frayera le chemin aussi pratique que joyeux de bien des réalisations de possibilités et prouvera véritablement un pas en avant, conduisant vers ce service du vrai et du beau qui est la parfaite liberté. Quant aux détails du tableau, la mutuelle sympathie pathétique et intellectuelle des exécutants fourniront toutes les techniques.

Un once de pratique vaut un quintal de théorie.

UNE VISION

J'ai dormi et maintenant voilà que je suis éveillée.

Je me suis éveillée au milieu d'une cité populeuse, dans une grande salle joyeusement illuminée, une salle où se donne un festin. Autour d'une table longue, richement garnie, une douzaine de personnes sont assises, dissertant gaiement. Au centre je vois un vieillard dont la tête noble et belle est encadrée d'une grande barbe et de longs cheveux blancs et soyeux ; son expression est à la fois très grave et très douce, et son enjouement même garde une solennité. A côté de lui est une jeune femme blonde vêtue de souples voiles blancs. Les dix autres sont des hommes, des disciples groupés autour de leur maître.

Pendant que le repas se continue ainsi joyeusement, je sens et je vois se former peu à peu, au-dessus de la ville, un lourd nuage tout chargé d'hostilité.

La jeune femme aussi a senti le danger menaçant ; tout à coup elle se lève et parle d'une voix inspirée : « Un grand malheur plane au-dessus de nous, un cataclysme effroyable se prépare, je le sens quoique je ne puisse pas préciser sa nature ; il faut à tout prix quitter la ville immédiatement et la faire quitter à tous ceux qui auront confiance en nous et voudront nous suivre. » Aucun d'entre eux n'a douté des graves paroles qui sont venues troubler l'harmonieuse réunion ; tous se lèvent sans hésitation et se préparent à sortir de la salle.

A ce moment le spectacle s'efface de ma vue et pendant quelque temps je ne distingue plus rien. Dès que la cons-

cience m'est revenue, je retrouve le petit groupe, mais quels changements dans le décor !

Les douze sont sortis de la ville qui n'est plus maintenant que ruines et décombres. Quelle a dû être la violence du bouleversement pour que de cette immense cité il ne reste plus rien que des débris amoncelés, rongés par le feu et par l'eau au point qu'ils semblent être là depuis des siècles déjà. Tremblement de terre, éruption, inondation, tous trois ont dû être nécessaires pour que le produit de tant de science et d'art soit si brusquement et totalement transformé en des collines, des monticules à l'aspect rocheux, gris ou rouges, tout noircis de fumée. On ne voit plus trace de verdure et au milieu de cette étendue dévastée coule une eau violente et torrentueuse, qui balaye toutes sortes de débris sur son passage rapide. Au dessus du spectacle navrant s'étend un ciel clair et beau, d'un bleu limpide, semblant railler la terre malheureuse.

Sur les rives arides, au bord de l'eau déchaînée, campent des milliers de gens qui ont été chassés de la ville par les éléments en furie. Ils sont plongés dans une prostration désespérée, assis les bras ballants, les regards fixes, ou se promenant de long en large d'un pas saccadé ; ils paraissent avoir perdu la raison à cause de la secousse trop forte.

Le petit groupe, au contraire, est demeuré calme et courageux ; le maître marche au bord du torrent, enveloppant la jeune femme d'un bras protecteur, entouré des disciples confiants. Ils compatissent au sort de cette multitude désemparée et s'affligent de ne rien pouvoir pour la secourir. Le vieillard sait qu'il faut quitter ces lieux le plus vite possible, car le danger est toujours là, menaçant ; de nouveaux bouleversements vont certainement se produire et peut-être que tout sera submergé. Alors il s'avance vers la foule, et d'une voix forte et claire il explique comment se servir des débris de bois jonchant le sol, pour faire des radeaux qui leur permettront de fuir le désastre imminent.

Puis après un dernier adieu attristé à la collectivité, le petit groupe se dirige vers une espèce de maison flottante qui les attend, amarrée à un rocher. Les douze montent dans ce bateau improvisé ; à l'aide d'une perche, l'un d'eux lui fait quitter le rivage, et les voilà partis sur le torrent qui les emporte avec une rapidité prodigieuse parmi les récifs, les débris de toutes sortes épars sur son chemin.

Ils vont, ils vont toujours dans une course vertigineuse. La jeune femme vêtue de blanc, debout près d'une ouverture pratiquée dans la paroi du bateau, regarde ce qui se passe à l'extérieur, et veille. Un jeune homme dit : « Si nous pouvons aller comme cela jusqu'à la mer, tout ira bien. »

Un autre répond : « Ce sera difficile, car près de la mer il y a un banc de récifs, et il se peut que nous allions nous briser sur lui. » Alors la voix du maître s'élève grave, majestueuse : « Vous savez bien que notre demeure est insubmersible, n'est-elle pas le symbole de la vérité éternelle. » En réponse, plusieurs disent en même temps, montrant la jeune femme toujours debout : « D'ailleurs tant qu'elle est là parmi nous, il ne peut nous arriver aucun mal. » Et de plus en plus intensément, elle veille.

Brusquement, après un très long trajet, la maison flottante arrive en vue de ce qui a dû être une très grande et très belle ville. On n'en voit plus que d'immenses pans de murs, des vestiges de clochers, de flèches, de palais qui, tout rongés par l'air, l'eau, le vent, le feu, dressent vers le ciel leurs formes bizarres et blanches. Le sol disparaît sous une couche d'eau courante, et au centre de la ville, à un endroit qui fut sans doute le lit d'un fleuve ou un port disparu, se trouvent de grands navires à voiles dont il ne reste plus que des carcasses décharnées.

Le spectacle est si impressionnant, il suggère si nettement l'idée d'une grande civilisation détruite, que tous regardent en silence, dans un recueillement grave et douloureux.

A ce moment encore tout disparaît à ma vue, et lorsque je redeviens consciente, je me trouve au dessus de la mer, une mer déchaînée, en tumulte, soulevée en des vagues énormes, prêtes à engloutir tout ce qui aurait l'imprudence de s'approcher d'elles. Dans ces vagues je distingue des êtres de désordre, féroces et grimaçants, qui augmentent de leur propre puissance la puissance des eaux furieuses. En regardant attentivement, je m'aperçois que leur rage est dirigée contre des formes carminées dont ils voudraient s'emparer et qui leur résistent par leur calme même, mais bientôt, peut-être, elles seront à bout de forces.

Alors au loin paraît la maison flottante qui se dessine en violet sur la mer écumeuse. Elle glisse sur l'eau en ligne droite, sans secousse, comme sur une surface tout à fait lisse ; et en effet devant et derrière le bateau, se déroule au milieu des vagues subitement calmées à son approche, un long chemin argenté lumineux et uni. Des deux côtés de la voie, les vagues s'élèvent à pic comme des murs, mais une force puissante les empêche de retomber sur l'asile du petit groupe. Et voilà qu'une à une les formes carminées sortent des eaux malgré les violents efforts de leurs adversaires, et viennent se réfugier dans la demeure flottante. Dès qu'elles sont toutes à l'abri, les vagues immenses se replient sur elles-mêmes, roulant, écrasant, engloutissant les êtres hostiles qui résistent en vain.

Peu à peu le calme est partout rétabli, l'eau dont la surface est à peine ridée, devient d'un bleu de saphir, le ciel s'irradie de soleil, et le bateau continue sa route, tout aurolé de lumière blanche.

A l'intérieur tous se réjouissent. Le petit groupe a fait un accueil pathétique à ceux qu'ils ont sauvés, et le maître dit de sa voix grave et douce : « C'est ainsi que tôt ou tard la lumière triomphera de l'obscurité, l'ordre du désordre, l'amour de la haine, et que l'Harmonie règnera sur l'Univers pacifié ! »

CONTEMPLATION

Ce n'est déjà plus le jour et ce n'est pas encore la nuit ; c'est l'heure du repos et du rêve.

Tout mon être est calme, mon repos est doux et je rêve.

Que de beautés je vois ainsi. Quelle harmonie ! Comme tout est bien à sa place, comme tout est en ordre. Quelle belle chose que l'équilibre !

L'ordre ! Quel mot simple et cependant combien grande est sa puissance. Avec l'ordre les tâches les plus rudes deviennent faciles, légères, presque agréables. C'est la base de tout édifice solide. L'ordre c'est le précurseur de la paix, l'annonciateur du bonheur.

Par lui les plus beaux rêves sont réalisables et par le calme de tout notre être il permet d'écouter en soi.

Que de choses il apporterait à l'homme ; de quels présents il le comblerait si celui-ci le méconnaissait moins.

Avec lui, ô que l'homme serait redoutable pour ses ennemis et combien grande serait sa puissance.

En lui-même, je vois l'équilibre de toutes les parties de son être se réaliser, chacun de ses degrés, chacun de ses organes, chacune de ses molécules sont parfaits en eux-mêmes. Que c'est beau ! Equilibré en soi, entièrement unifié, que l'homme est grand et qu'il est fort.

De quelle éclatante lumière brille-t-il et quel noble rôle est le sien sur la terre.

Ordre, souverain très puissant, l'homme oublie trop qu'il

ne peut rien sans toi ; que l'humanité ne peut conquérir le bonheur ; plus encore, que Dieu même ne peut se manifester.

Sans toi c'est le déséquilibre, c'est l'ignorance, c'est la nuit, c'est la mort.

O ! si tu pouvais descendre en chaque cervelle humaine, si les âmes voulaient bien s'éclairer au contact de ta lumière, si elles voulaient comprendre tout ce que tu contiens de bon et d'utile. Si toutes les pensées et tous les actes des hommes suivaient la voie que tu traces, combien ils en seraient récompensés et quelle irradiante beauté illuminerait leur vie.

Tu es le soutien qui permet à l'intelligence de gravir les plus hauts sommets ; tu couvres de moelleux tapis et sèmes parfois de fleurs les routes souvent dures de la vie. Tu mets du repos en notre âme, tu tranquilises tout notre être en rétablissant l'harmonie en nous-mêmes.!

Puis combien l'évolution serait facile, si plus souvent on pensait à toi. Non seulement le faible trouverait toujours un bras solide pour s'appuyer, mais répondant intégralement aux forces qui viendraient à lui à son tour, il deviendrait fort.

Oui ! je le vois, par l'équilibre l'homme est régénéré, il retrouve toutes ses puissances ; maintenant qui peut dire où il s'arrêtera dans sa marche vers la connaissance, vers la véritable gloire.

Aurolé d'une irradiante lumière, toutes les harmonies lui sont connues et chantent en son être ravi les hymnes merveilleux de l'amour et du bonheur.

Ordre, ô puissance magique, tu apportes la richesse, tu donnes sans compter, et tous, petits et grands sont heureux de te connaître.

Celui qui te cherche avec persévérance et va vers toi avec courage, celui-là ne travaille pas en vain ; celui-là va vers la vie ; celui-là va vers la lumière ; celui-là va vers la puissance.

Plus encore si tu étais l'ami moins négligé de l'humanité, non seulement sa vie serait plus rayonnante de beauté calme, plus utile et plus profonde, mais tout en elle serait vivifié. Les sources de l'amour, de la lumière et de la vie s'ouvriraient toutes grandes afin de réparer nos forces. Nous éloignerions ainsi la vieillesse et, toujours de plus en plus forts, nous marcherions avec vaillance jusqu'à l'apothéose si grandiose et si belle qu'on ose à peine encore la contempler :

« l'Immortalité Intégrale »

Mais, te voilà maintenant descendu sur la terre ; je vois une société en ordre : tout est tranquille, plus de cruels déchirements, plus de terribles haines, les hommes ont cessé d'épuiser leurs forces pour des gloires inutiles, mais les consacrent, au contraire, à leur évolution mutuelle.

Tout est bien en cette société, car chaque individu a la place qu'il désire et celle pour laquelle il est destiné. Le régime est hiérarchique, mais une hiérarchie naturelle et pure parce que selon l'intelligence sont les droits.

Malgré cela le plus petit est aussi grand que le plus grand parce qu'il est complet en lui-même pour le degré qu'il occupe, pour son rôle, sa mission.

La grandeur ne se mesure pas à la grandeur de la tâche mais à la façon dont on l'accomplit.

Cette société forme une grande famille et il semble qu'un lien mystérieux unit les êtres les uns aux autres, tant il y a de pathétisme et de sincérité.

Voici les plus grands, nobles, fiers et doux, qu'ils sont beaux ! qui donc oserait discuter leurs droits à la puissance. Cette puissance est en eux ; elle rayonne sur leur front ; elle apparaît dans leur maintien et dans leurs gestes.

Ils sont les chefs de droit, car ils sont les plus purs ; ils ont plus d'amour à donner ; ils sont les chefs car l'intelligence brille dans leur regard ; ils sont les chefs, car autour d'eux règne la paix et la confiance.

Puis, je vois chaque degré hiérarchique s'éclairant de la

lumière du degré supérieur, non seulement pour s'élever lui-même — car ici l'égoïsme est noyé dans le moi le plus pur — mais afin de faire rayonner autour de lui, à tous ceux qui la demandent et qui peuvent la recevoir la lumière qu'on lui a donnée.

Tout est donc bien, car tous ceux de bonne volonté sont certains de trouver tout ce qui est nécessaire à l'apaisement de leur faim et de leur soif.

La Paix et la Joie règnent partout, car chacun étant équilibré en soi, ne demande que ce qu'il lui faut et cette famille équilibrée dans son ensemble donne à chacun ce dont il a besoin, afin qu'il soit satisfait en tous les degrés de son être.

Quel bonheur de pouvoir contempler un si beau spectacle, de voir partout le désir de la vie, partout de l'intelligence, partout des chants de triomphe. Quel beau rêve s'il pouvait devenir la réalité!

Mais, une joie intense me pénètre, car une voix mélodieuse et profonde vient de me dire bien secrètement : « N'oublies pas que les rêves d'aujourd'hui sont les réalités de demain et tu viens de contempler l'humanité terrestre telle qu'elle sera quand elle aura reconquis tous ses droits et qu'elle sera comme « une » avec son formateur. »

Alors, je suis tout rempli d'espoir et je pense à toi, ordre qui équilibres, par lequel ce beau rêve sera réalisé, et une voix s'élève des profondeurs de mon être, crie vers toi et t'appelle : « Pour le bien de l'humanité, pour son bonheur et pour sa paix, ordre divin, je t'appelle, je t'appelle ! »

L'AURISÉE

(Suite du Prologue)

Comme le jeune religieux monologuait ainsi, vers lui, de la vérandah ornée et parfumée par le jasmin grimpant et touffu, aux fleurs blanches et étoilées, s'avança Zaza portant endormie dans ses bras l'enfant âgée de sept semaines, héritière du vieux chateau mauresque et des richesses de son propriétaire défunt.

Les pieds nus de l'Indienne ne faisaient aucun bruit, en sorte que le religieux s'aperçut seulement de son entrée lorsque lui tendant l'enfant, elle lui dit doucement : « Pra-dha, pra-dha ».

Ce mot était pour lui sans aucun sens : cependant au son de ses paroles, il sentit s'ouvrir, d'une façon mystérieuse parce qu'inconnue, un voile de sa vision mentale jusqu'alors fermée.

— « Pourquoi êtes-vous venue », demanda-t-il ?

L'Indienne éloigna un instant sa main gauche du coussin où dormait l'enfant, et l'étendant vers une branche de jasmin, couverte de fleurs, qui descendait le long de la fenêtre, elle répondit :

— « Chaque matin, j'orne de fleurs fraîches le berceau de l'enfant. La branche de jasmins qui se balance devant la

fenêtre est justement hors de ma portée : je me suis dit : Peut-être ce jeune homme la cueillera-t-il ».

Il sortit sur la vérandah déjà illuminée par le soleil matinal, tandis que Zaza restait dans la chambre près de la fenêtre entr'ouverte. Mais comme il levait la main droite afin d'atteindre le rameau de jasmin, elle s'écria : « Non, non ; les fleurs doivent être, pour elle, cueillies de la main gauche ».

Il sourit et changea de main, leva son bras gauche, faisant ainsi retomber la large et grossière manche qui découvrit son poignet brun.

Puis, rentrant dans la chambre, il tendit à Zaza la branche odorante, et voyant qu'encore elle s'attardait, il lui demanda : « Que puis-je faire de plus pour vous ? »

Elle, alors, prononça le même mot : Pra-dha, et levant ses yeux vers les siens, lui dit : « Bénissez l'enfant et maudissez ceux qui sont contre elle et contre sa race. sur la terre, au-dessus de la terre et au-dessous de la terre, vous qui avez le pouvoir de bénir et le pouvoir de maudire ».

— « Si j'avais le pouvoir, je bénirais tous les hommes et ne maudirais rien, si ce n'est l'ignorance et la superstition qui sont le père et la mère de la mort. »

Elle baissa le yeux, visiblement troublée, et répondit : « Que ne pouvez-vous maudire les ennemis de sa race ! »

— « Autant que je sache, dit-il, le seul ennemi de don Carlos del Gratzia, dernier de sa race à part cette enfant, était lui-même ».

Le visage de l'Indienne se fit impassible tandis qu'elle dit d'une voix qui ne trahissait aucun sentiment : « Alors vous bénirez l'enfant, non pas ainsi que le font les prêtres blancs, en lui pardonnant comme si elle était criminelle, mais comme bénissent les hommes de notre pays et de notre peuple : Prenez l'enfant dans vos bras, élevez-la vers le soleil du matin et dites : « Puisse l'éclat d'Indra être manifesté en toi ! »

— « Qui est Indra ? »

— « Le roi puissant qui centralise vers la lumière et la diffuse ».

Tout en parlant ainsi, elle lui tendit l'enfant qui dormait sur le coussin blanc. Alors poussé par une force jusque-là inconnue, il la prit dans ses bras, et se tournant vers l'est, répéta les paroles de l'Indienne. Dès qu'il les eut prononcées, l'impression étrange s'évanouit, et l'enfant qu'il tenait comme si, pareille à une coque d'œuf ou à une porcelaine fragile elle eut pu se briser, à demi éveillée par le mouvement de ses mains qui l'élevaient vers le soleil, saisit un doigt de sa main gauche et le portant à sa bouche, se mit à le sucer vigoureusement.

— « Savez-vous ce que vous faites ? »

Retirant son doigt doucement, il se retourna au son de la voix inconnue et vit devant lui un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un habit blanc à scapulaire noir. Son visage et son apparence portaient des marques indubitables d'un ascétisme prolongé. Ses yeux de fauve captif fixés sur ceux du père Ambroise, s'embrasaient comme si toute la vitalité y eut été concentrée. Le jeune religieux, soutenant calmement son regard, répondit :

— « Non, je ne sais pas ce que je fais ! »

— « Je crois que vous dites vrai : Cette femme est une sorcière, une fille du diable ! » Et se tournant vers Zaza, il lui cria : « Loin d'ici, loin d'ici, fille de Satan ! »

Quoiqu'il parlat latin, Zaza comprit la signification de ses paroles et de son geste.

Couvrant l'enfant des bouts de la longue ceinture de soie dont sa robe était ceinte, elle se dirigea lentement vers la porte, mais sur le seuil, elle se retourna, fixa les yeux du moine dominicain qui luisaient d'un feu sombre et dit : « Les malédictions prononcées contre les innocents retournent au maudisseur, multipliées mille fois. Loin d'ici, fils de Vritras ! »

Alors elle quitta la chambre et ferma la porte derrière

elle. Le moine, entré avec tant de désinvolture au moment où le jeune religieux élevait l'enfant vers le soleil en invoquant Indra, saisit brusquement un grand seau d'eau que le jardinier avait laissé dans la vérandah et en versa le contenu à l'endroit où s'était tenu l'inconscient évocateur et sur le plancher qu'avaient foulé les pieds de l'Indienne.

« Savez-vous ce que vous faites ? » demanda à son tour le jeune religieux quand toute l'eau eut été versée, inondant le plancher.

— « Certainement. Je nettoie, je purifie ce sur quoi des infidèles et des hérétiques ont marché, selon la pieuse coutume des paysans russes à l'égard du sol foulé par les pieds d'un juif. Quant à vous, vous êtes évidemment trop facilement impressionnable pour demeurer sans guide, et je vous conseille de retourner à votre cellule ».

— « Je suis ici par le désir du vénérable aumônier grâce à la bienfaisance de qui je fus placé au séminaire et aussi longtemps qu'il aura besoin de moi, je resterai pour le servir de mon mieux ».

— « Nous verrons. En attendant, savez-vous à qui vous avez consacré l'enfant qui est le dernier rejeton de la race de don Carlos del Gratzia, l'héritière actuelle des immenses richesses dont la possession est de plus en plus précieuse à notre sainte mère l'Eglise apostolique romaine, en ces temps où ses pouvoirs esotériques diminuent ? »

— « Je connais le nom d'Indra simplement par une étude superficielle de la mythologie hindoue, mais les paroles de l'Indienne me font supposer que le nom a un certain rapport avec la lumière ».

— « J'ai passé trois ans parmi ces païens et je sais. Indra à qui vous avez offert l'enfant est le Dieu de qui les fanatiques attendent la première victoire sur Vritras, le Dieu des ténèbres, dont tous les chrétiens sont considérés comme les enfants ».

— « Ce qui est fait est fait, et je ne sens en moi aucune conscience de faute à l'égard de ce que j'ai fait : Au contraire je me sens particulièrement calme et satisfait. »

— Parce que le diable que vous avez évoqué est entré en vous ».

En parlant ainsi, le dominicain se leva et jetant un regard de haine sur le novice, ajouta : « Comment se fait-il que les gens du château et du voisinage vous appellent père ? »

— Lorsque je suis venu ici, il y a un an, une étrange maladie, accompagnée d'hallucinations, sévissait sur les habitants du pays. C'était une affection nerveuse causée par les exhalaisons d'une certaine plante qui se multipliait rapidement dans la forêt, parmi les bosquets d'oliviers. Avec la permission de don Carlos, la plante fut détruite et la maladie cessa graduellement. C'est peut-être en raison de ma sympathie naturelle pour les souffrants qu'ils prirent l'habitude de m'appeler « petit père » et quand la maladie eut disparu, ils m'appelèrent « Père » en signe de vénération. C'est tout simple ».

— « Quel âge avez-vous ? »

— « Dix-huit ans ».

— « Votre apparence et vos manières sont celles d'un homme plus âgé de dix ans au moins.

— « C'est vrai ; la souffrance est une grande distributrice de vieillesse. Et j'ai souffert ! »

— « Souffert... Comment, pourquoi ? »

Et comme le jeune religieux gardait le silence, le moine lui demanda brusquement : « Qui êtes-vous ? Quel est votre nom séculier ? A quelle nation appartenez-vous par votre naissance ? »

Et de nouveau des lèvres du père Amboise tombèrent les mots : « Je suis un enfant trouvé ».

Le moine le regarda longuement et sérieusement, d'un air scrutateur, puis il dit : « Je suis le père Honoret ».

— « Le célèbre missionnaire ? »

— « Oui. Peut-être y a-t-il peu de personnes qui aient semé avec autant de succès que moi les semences bénies de l'Évangile et les aient semées plus abondamment, plus efficacement ».

Et ce disant, il quitta la chambre en fermant la porte derrière lui.

Une sombre clarté brulait dans les yeux du moine tandis qu'il murmurait : « Vos socs de charrue sont des glaives, et votre irrigation, du sang. Lorsque la moisson sera prête, c'est vous qui mangerez le blé, la farine et les gâteaux ; mais entre les semailles d'automne et la moisson d'été, il y a l'hiver, l'hiver avec sa froidure, ses orages violents et ses nuits longues et obscures ».

Alors couvrant sa figure avec ses mains, il demeura immobile et rien ne troublait le silence, si ce n'est le bruissement des longues branches de jasmin que le vent de l'est balançait.

Deux jours s'écoulèrent sans événement autre que le transport, en grande pompe et cérémonie, de ce qui avait été le vêtement extérieur de don Carlos, à l'ancien caveau restauré par lui pour être sa dernière demeure terrestre.

Au matin du troisième jour, le vieil aumônier manda son jeune ami et protégé longtemps avant l'heure habituelle du premier déjeuner.

« Mon enfant, dit-il, comme le père Ambroise entrait dans la chambre et s'approchait du prêtre assis près de la fenêtre, une lettre ouverte à la main, votre supérieur écrit pour exiger votre retour immédiat. Malgré mon regret de perdre votre aide affectueuse, il n'y a pour vous d'autre alternative que celle d'obéir à cet appel, et le plus tôt sera le mieux. Je viens de commander des hommes et des mulets pour vous conduire au plus prochain village d'où vous pourrez prendre un bateau qui vous transportera au vapeur partant pour Marseille. Adieu donc, mon enfant. Je sens mes forces décroître rapidement, et selon toute

probabilité, nous ne nous reverrons plus sur la terre. Le sentiment toujours croissant de ma vitalité défaillante m'a déterminé à m'adresser à mon parent et ami, le supérieur du couvent dominicain de S. pour le prier de m'envoyer quelqu'un qui puisse m'aider quelque temps dans ma tâche sacrée, et peut-être ensuite prendre ma place. Il a répondu à mon désir et vous avez peut-être déjà vu le père Peter ?

— « Oui et c'est lui qui a provoqué mon brusque rappel.

— « Non pas. Il vient de me quitter à l'instant et il regrette sincèrement une séparation qu'il comprend m'être douloureuse ».

Tandis que le vieil aumônier parlait ainsi, la porte s'ouvrit, et l'intendant annonça que les mulets attendaient dans la cour.

Quelques minutes plus tard, le jeune religieux était monté sur le mulet qui devait le transporter au bord de la mer par le même chemin que Zaza et le nourrisson avaient suivi pour arriver.

La cour était pleine de gens venus pour faire leurs adieux au père Ambroise, car il s'était fait aimer de toute la maison et de tous les fermiers, à cause de ses actes de bonté, mais ni Cavin ni Zaza ne se trouvaient parmi eux, et il s'étonnait de leur absence en raison de l'affection semblable à celle d'un chien fidèle, qu'ils lui avaient manifestée.

Interrogeant l'intendant, il apprit que Zaza était souffrante d'un grave mal de tête et que Cavin avait quitté le château depuis la veille au soir et n'était pas encore de retour.

Les heures passèrent. Le matin fit place au midi, et le midi à l'heure du soleil couchant. Comme les étoiles apparaissaient dans l'immensité bleu-foncée, l'intendant pénétra dans l'appartement de l'aumônier qui, en prévision du lendemain, un dimanche, feuilletait sa collection de sermons.

— « Qu'y a-t-il ? demanda le vieux prêtre, d'un ton qui trahissait son irritation à l'entrée de cet homme. Car bien qu'il répétait depuis plusieurs années chaque dimanche le même sermon, il croyait, aussi fermement qu'à l'immaculée conception, donner à sa congrégation l'illusion d'avoir écrit pour elle un nouveau discours tous les dimanches et jours de fêtes.

— « Les hommes sont enfin de retour, mon père, ainsi que tous les mulets, sauf pourtant le mulet de bat, couleur de fer, qui portait le père Ambroise ».

— « Qu'est devenu le mulet, alors ? »

— « Il est tombé avec son cavalier entre les mains des brigands ».

Tandis que le vieil aumônier se lamentait sur cette circonstance étrange et inattendue, que tous les hommes confirmaient, le dominicain montait l'escalier conduisant à la chambre de Cavin et de Zaza. A son appel, Cavin lui-même ouvrit la porte, le moine le dévisagea d'un air scrutateur et lui dit : « J'ai appris que vous vous étiez absenté ; à quelle heure êtes-vous rentré ? »

— « Hier soir ».

— « Cependant vous n'étiez pas parmi ceux qui entouraient le père Ambroise pour lui faire leurs adieux ».

— « Pendant trois nuits j'avais pris part à la battue organisée pour tuer la panthère qui harcelait et dévorait les troupeaux, et comme vous pouvez le supposer, j'étais trop heureux de jouir d'un sommeil profond et prolongé »

— « Avez-vous appris l'étrange et presque incroyable nouvelle de la capture du père Ambroise par les brigands ? »

— « Oui, l'intendant lui-même m'en a apporté la nouvelle ».

Le moine sembla transpercer Cavin de l'éclair de ses yeux gris d'acier lorsqu'il lui demanda : « Est-ce pour vous une nouvelle ? N'êtes-vous pour rien dans cette capture ? »

Mais Cavin soutint froidement, avec indifférence, le regard de son interlocuteur. En réponse à sa question, fièrement il l'interrogea : « Qu'ai-je donc à faire avec des hommes tels que vous et lui ? Quel intérêt puis-je prendre, moi, un Hindou, dans le sort d'un chrétien ? »

Le moine, un moment silencieux, demanda : « Où est votre femme ? »

— « Qu'est-ce que cela vous fait ? »

— « Je désire lui adresser une question ».

— « Adressez lui cette question par mon intermédiaire, et si cela se peut, je répondrai ».

— « Cela ne revient pas au même. Ma volonté est de lui parler à elle, face à face ».

— « Peut-être, mais en cette matière, il y a une volonté plus forte que la vôtre ».

— « Quelle volonté ? »

— « La mienne ».

— « Nous verrons ».

Les deux hommes demeurèrent pendant quelques instants debout l'un devant l'autre, tel un tigre et une panthère se dévisageant avant de bondir au combat. Puis le moine tira son ample capuchon sur son visage tout en murmurant : « J'attendrai mon heure ». Et il quitta la chambre à pas lents et mesurés.

Pendant cette scène, dans une chambre intérieure dont l'une des portes s'ouvrait sur l'appartement où Cavin avait affronté son visiteur, et l'autre sur le grand corridor à l'ouest du château, l'indienne était assise sur un tapis, près de l'amas de coussins multicolores où dormait son nourrisson, et selon sa coutume, elle chantait à l'enfant endormie, en sanscrit pur, cette belle langue dont chaque mot, qui est un voile, a l'harmonie mélodieuse de la voix d'Aoual.

« C'est vrai, chantait-elle, ta mère terrestre, avant de rendre son dernier soupir, te fit asperger d'eau et consa-

crer aux triunes divinités dont les servantes sont le jugement, la mort et l'enfer. C'est vrai que son amie la plus chère, la donna Silvitrez Ignacia fut ta marraine, mais l'eau même avec laquelle tu fus baptisée était celle du fleuve sacré et dès que je t'eus reçue dans mes bras je me hâtai vers le Gange et te baignai dans les eaux saintes afin qu'aucune trace de leur cérémonie de consécration ne restât pour t'assujétir aux dieux personnels qui sont les adversaires de l'homme.

Même, comme les eaux bénies t'entouraient, la nouvelle arriva que l'officier anglais mari de ta marraine, était désigné pour commander une bande d'hommes faisant métier de rapine et de meurtre dans le royaume autrefois puissant du Vohi.

Quoique lui-même fut sans enfant, il refusait de se charger du fardeau d'un nouveau-né, et c'est ainsi que tu fus nôtre, et toute à nous.

Par les mains de celui en qui est le pouvoir de bénir et de maudire, tu as été élevée et balancée vers le soleil levant. Regarde comme les rayons brillants allumés par la lumière d'Indra chassent les ombres de Vritras ! »

A ce moment, Cavin entra et s'assit près d'elle. Et comme il prenait ses mains dans les siennes, elle s'endormit et dans son sommeil, elle chanta la strophe d'un cantique vedique :

« O Indra, apporte-nous les biens dans ta main droite et dans ta main gauche, toi qui es connu par tes œuvres brillantes ! »

Et tandis que Cavin chantait à voix basse, le sommeil de Zaza se fit plus profond. Enfin, elle parla, disant :

« Autour de l'enfant, née de la royauté de l'intelligence s'amasse une aura de l'extension, une aura irisée dont le bleu violet se perd à ma vue, dans l'extension, et dont le cramoyse n'est séparé du corps que par un minime inter-

valle dans lequel je ne puis pas pénétrer. Cependant je sais que ce voile est de lumière intense et non d'obscurité. Tout mon être se réjouit ».

Alors Cavin souffla sur le front de la dormeuse et lui dit : « Eveille-toi, éveille-toi pour que nous puissions chanter ensemble un chant d'action de grâce à Indra, *car l'enfant de notre chef est aurisée* ».

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Une riche rentière a légué à la ville de Versailles à peu près un million de francs à l'effet de construire et d'entretenir un hôpital pour la réception de couples de vieillards.

Voilà une bonne œuvre qui donne à la testatrice droit à un dû honneur et à une due protection. Il y a peu de circonstances plus tristes que celle de la séparation forcée de l'époux et de l'épouse, simplement parce que leur provision d'énergie a été épuisée par l'usure de l'existence.

Les hommes et femmes qui travaillent durement pour les nécessités de la vie, l'abri, la nourriture et le vêtement ont peu d'opportunité pour le luxe du sentiment, mais il ne s'ensuit nullement que le sentiment n'existe pas comme le germe dans le sol, au temps des fortes gelées, sous des conditions impropres à sa manifestation. Un proverbe dit que « L'Absence rend le cœur plus affectueux. » Quoi qu'il en soit l'affection (peut-être rudement exprimée à l'avis des habitants plus favorisés de la terre) que l'époux et l'épouse, le père et la mère qui ont travaillé souffert et enduré ensemble à travers bien des années pénibles, ont l'un pour l'autre, est souvent indubitable et il y a peu de taches plus sombres sur le code des pays soi-disant civilisés que la séparation obligatoire des pauvres hommes et femmes qui ne peuvent plus sans aide affronter ensemble les fortes vagues de l'existence. Dans tous les pays où la chrétienté règne suprême, la cérémonie du mariage rend l'union de l'époux et de l'épouse indissoluble sauf par la mortalité ; cependant ceux que selon le langage de l'Eglise

Dieu à joints ensemble et que selon son enseignement aucune incompatibilité de caractère, aucun déséquilibre ne peuvent séparer, sont légalement séparés dès qu'ils dépendent de l'Etat pour leur maintien. Dans l'île avoisinante avec laquelle nous sommes maintenant alliés par une « Entente Cordiale », pendant un bref séjour dans un village en Somertshire, un ami et collaborateur a récemment relaté une circonstance dont il a été témoin, qu'il décrit comme une des plus pitoyables qu'il ait jamais vues pendant ses nombreux voyages par terre et mer. Las de la monotonie du dimanche qui pèse si lourdement sur les enfants de climats plus ensoleillés, il se promenait dans la campagne et se trouva devant un substantiel bâtiment plein de petites fenêtres semblables à des meurtrières dont le sombre aspect n'avait de relief que par l'élégante construction du type villa, flanquée à un de ses bouts : des grandes fenêtres ouvertes, venait le son d'un piano et le chant d'hymnes religieuses. Comme il attendait et écoutait, un homme, ouvrit la porte de la clôture qui séparait le bâtiment de la route et interrogé sur quelle espèce de bâtiment c'était, il répondit en indiquant de son doigt l'édifice plein des fenêtres-meurtrières :

- - « Celui-là est le *Workhouse* et (en indiquant la villa) celui-là est la maison du gouverneur. L'un s'engraisse aux dépens de l'autre comme mon canard blanc avec des vers de terre. S'il vous plaît de voir les habitants, vous n'avez qu'à attendre quelques minutes, le dimanche est leur jour de sortie ».

Et, en effet, peu après, un bon nombre d'hommes et de femmes sortit des deux bouts du lugubre édifice. Les hommes et les femmes portaient chacun leurs costumes spécialement grossiers et défigurants, comme s'ils eussent été des criminels condamnés au lieu d'être d'honnêtes travailleurs ; seulement la condition générale des hommes différait essentiellement de celle des meurtriers, faussaires, voleurs et vagabonds, car beaucoup d'eux

quoique sur le côté ensoleillé de la soixantaine, étaient courbés en deux, en raison de l'exposition aux injures du temps ; leurs mains étaient déformées par le labeur des champs. Emu du spectacle et ne voulant pas paraître les regarder, il s'éloigna et se tourna dans une petite sente pleine de verdure et arquée des branches d'arbres séculaires ; là il vit une femme âgée, vêtue des vêtements défigurants et grossiers se tenir debout sous un chêne centenaire, guettant et attendant.

Bientôt un homme s'approcha, sortant de la direction de la grande route : un homme courbé de vieillesse, aux mains presque mutilées dont les articulations noueuses étaient remplies de craie, pauvres mains qui pouvaient à peine tenir le bâton sur lequel il s'appuyait. En un moment elle fut à son côté, les mains souffrantes serrées dans les siennes.

— « O Jean, mon homme, n'est-ce pas que je vous manque ? ainsi que le pauvre « home » ? si pauvres que nous fussions, nous étions ensemble !

— « Si, si.

— « Asseyez-vous ici sous les arbres, là. Et le rhumatisme vous laisse-t-il dormir la nuit ?

Et tenant encore les mains déformées, elle les caressait tendrement.

— « Vous ne m'avez plus pour vous donner quelque chose de chaud à boire lorsque la douleur arrive, maintenant.

Et les larmes roulaient le long des joues de la femme et tombaient sur les pauvres mains déformées.

— « Ne soyez pas une sotte, Nancy.

Les paroles furent prononcées rudement mais elles se terminaient en un sanglot étouffé. Immédiatement les larmes de la femme furent essuyées et sa voix devint gaie : « J'ai reçu une lettre de notre fils Jean, il fait son chemin et espère bientôt pouvoir nous aider un peu. »

— « Il n'est pas juste que nous soyons un fardeau pour

lui, lui qui a toute la vie devant lui ! Non, non, il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

— « Oui, mais si nous n'avions qu'un schelling par jour et une chambre, je m'arrangerais et je pourrais vous soigner, mais cela ne se peut pas : avec les dix enfants et la maladie nous n'avons pu rien mettre de côté...

— « Non, non, nous mourrons dans le Workhouse.

— « Dieu plaise que non !

— « Dieu n'est nulle part lorsqu'on a le plus besoin de lui. Ils se turent alors et le spectateur s'en alla attristé.

..

Une semaine après le vieux couple était confortablement installé dans un petit hameau avec une somme hebdomadaire qui leur avait été payée par le bon pasteur qui était supposé être le gardien de son troupeau. Mais combien de milliers et de milliers qui sont moins fortunés et qui sont condamnés à la séparation pendant de longues années avant que la mortalité les sépare : la mortalité qui selon le culte mais non selon les soutiens de celui-ci, le code et la coutume, est la seule séparation légale de ceux qui sont unis par les Dieux, et qui sont véritablement unis par de mutuels intérêts, une mutuelle souffrance et surtout par la paternité et la maternité ?

Il est regrettable que les sociologues Chrétiens philosophiques et l'immense nombre de l'armée des sentimentalistes ne mettent pas fin à cette cruauté légalisée non naturelle. Cette œuvre de charité et de justice ne sera entreprise vraisemblablement que par l'initiative privée. Chaque état a à fournir ce qu'il faut pour ses instruments humains et mécaniques *d'annexion*, pour l'assurance de son prestige ; mais dans le monde, il y a ceux qui gaspillent sur d'inutiles superfluités, ou en la culture d'excès, ce qui rendrait sacrés et inviolables les humbles foyers des travailleurs. Quelque soit le nom par lequel elle est désignée, il y a une chose qui prouve que les actions, comme

les graines qui sont semées, portent du fruit d'après leur propre espèce ; et les nations qui abandonnent la voie droite de la logique en rendant illégitime d'observer leurs propres lois (par exemple de prohiber l'homicide et rendre obligatoire le métier de la tuerie ; de prohiber la séparation de l'époux et de l'épouse et de les forcer à se séparer ; et ce ne sont là que deux des nombreux exemples d'illogisme) sont sujettes à tomber dans un état d'incertitude et de faiblesse. Il n'est pas généralement compris qu'aussi sûrement que le froid neutralise la chaleur, l'aura des individualités, nations et sphères qui est perméée de souffrance, de douleur et de découragement neutralise les rayons qui portent sur leurs brillantes ailes le repos, la joie et l'espoir qui sont essentiels au succès.

QUESTIONS

Un groupement matérialiste a demandé l'origine et l'utilité de la transsubstantiation. Bien entendu comme Catholique je comprends la doctrine de l'Eglise à son sujet mais je serais bien aise si vous pouviez et vouliez me dire son origine et son emploi primordial »

Le mot transsubstantiation est dérivé de racines qui signifient changement de substance. Cela fut introduit parmi les rites de l'Eglise Romaine sous ce titre et premièrement préconisé par un abbé dans le ix^e siècle ; mais la doctrine fut condamnée et ne fut reçue comme article de foi qu'au commencement du xiii^e siècle. Longtemps avant cette période, le changement d'une substance en une autre était une des principales études de l'Alchimiste. Il peut intéresser nos lecteurs Psycho-Intellectuels de lire ce qui a été reçu d'une source très ancienne sur un essai de cette nature :

« A une certaine époque, moi, Tubal, de la famille de Khan, chercheur des capacités des métaux, j'avais fait une grande quantité d'or que je fondis en barres et cachai dans une grotte souterraine. Fut-ce sur l'indication de quelqu'un de mon entourage, ou par quelque inadvertance de ma part, que mon trésor secret fut découvert, je l'ignore ; ce que je sais est que, quelqu'un qui était un fidèle suivant et ami vint, un jour, me dire que le gouverneur de la Cité avait ordonné que la grotte fut visitée, et les barres du métal dûment examinées par des personnes compétentes

pour mettre l'or à l'épreuve. Or j'avais en ma possession ce qui était beaucoup plus précieux que l'or, et je devinai que si les barres d'or étaient trouvées, cela amènerait une soigneuse perquisition et que sous quelque prétexte qu'il est facile pour les puissants d'alléguer contre ceux qui sont plus faibles qu'eux-mêmes, je serais non seulement privé de mon trésor mais encourerais le risque de la confiscation et du bannissement. Donc à l'aide de mon fidèle ami et suivant, j'enterrai la plupart de l'or que j'avais fait, et ensuite procédai à l'œuvre quelque peu difficile mais souvent extrêmement utile de la transsubstantiation et je réussis, car j'étais capable de retirer de l'or une certaine quantité de particules cyanogéniques de sorte que les barres tout en retenant leur forme et leur apparence n'étaient plus de la nature du précieux métal; mais comme je retirais ainsi les particules, une difficulté et même un danger inattendu se présentèrent, car les particules cyanogéniques libérées, au lieu de se confondre et de se disperser dans l'air paraissaient trouver un centre d'attraction dans mon aura, et je savais que les effets de cette infusion aurique seraient fatales. J'appelai mon ami qui veillait en dehors de la grotte, afin de me donner l'éveil si quelque étranger s'approchait. Or cet homme était un puissant directeur non seulement de forces mais des molécules plus dures, et aussitôt qu'il fut entré dans la grotte je lui dis de rester où il était et de diriger les particules, à mesure que je les retirais des barres, vers une certaine couche de spath qui formait la principale partie d'un mur intérieur de la grotte: je savais que le cyanogène était en affinité avec ce spath et ce plan réussit si bien que je pus continuer mon travail sans danger. Lorsqu'il fut achevé, je versai de l'eau sur le sol où les bouts inférieurs des barres reposaient et ensuite, fermant la porte d'entrée de la grotte j'allai dans un champ que j'avais récemment acheté et donnai des ordres pour faire creuser par mes esclaves les fondations d'une clôture.

A peine avaient-ils terminé le travail que la compagnie attendue arriva et sous prétexte qu'ils avaient été informés qu'au moyen d'un voyant j'avais formé une grande quantité d'or, qui avait été cachée dans un terrain appartenant à l'Etat, et fondue en barres pour éviter la découverte, ils allèrent vers la grotte ; évidemment ils avaient été bien renseignés sur sa situation. Lorsque j'eus ouvert la porte avec une clef, ils allumèrent une lampe qu'il avaient apportée pour l'occasion et lorsque la clarté tomba sur les barres brunies, ils ne cachèrent pas leur satisfaction ; mais elle fut de courte durée ; car en les mettant à l'épreuve, à plusieurs reprises ils furent obligés de constater que les barres étaient d'un métal ou composition avec lequel ils n'étaient pas familiers, mais qu'elles n'étaient pas de la nature de l'or et pour achever de les déconcerter l'un d'eux en examinant le bout d'une barre qui reposait sur le sol mouillé constata qu'il donnait des signes d'oxydation. Alors je les invitai chez moi, et comme ils partageaient du vin que j'avais largement les moyens de décacheter en leur honneur, je dis : « Si vous ou ceux au nom desquels vous êtes venus m'aviez interrogé au sujet de ces barres, au lieu d'écouter les bruits répandus par ceux qui s'imaginent que tout ce qui brille est de l'or, j'aurais pu vous épargner la peine de la recherche. Les barres métalliques que vous avez mises à l'épreuve sont destinées, après qu'elles auront été revêtues d'une solution qui sans changer leur apparence, les protège de l'oxydation, à former des supports de la clôture d'un champ que j'ai récemment acheté, et que j'ai l'intention d'ajouter à mon jardin. Et quand ils se levèrent pour partir, je leur montrai mon jardin qui était beau avec des arbres, des fleurs, des ruisseaux et fontaines d'eaux, et la fondation qui était creusée pour enclore le morceau de terrain que j'avais acheté. Ainsi la science du changement de la substance par l'enlèvement et la substitution des particules m'a sauvé d'un danger assez grand.

Après ceci avec l'aide d'un néophyte de Kelaouchi, ce grand médecin, je réussis dans la transsubstantiation de ce qui est vulgairement appelé la matière organique, de sorte que nous avons pu ôter des particules malades et faibles du système humain et les remplacer par des particules saines et vigoureuses. Par ce moyen nous avons sauvé la vie d'Avashti, le philosophe et de beaucoup d'autres. »

Il est constaté dans les Chroniques de Kelaouchi qu'à une certaine époque de détresse et de persécution ceux qui étaient affligés au delà de leur pouvoir d'endurance (sauf à l'aide de cette patience qui est de la philosophie pure), cherchèrent l'aide de divinités personnelles afin qu'ils pussent recevoir le pouvoir de lutter avec succès contre leurs persécuteurs, et pour cet objet ils sacrifièrent des animaux et même des esclaves et captifs afin de pouvoir efficacement exécuter les rites cérémoniaux du sang et du feu. Constatant qu'il était incapable de mettre fin aux rites cérémoniaux du sang et du feu, le vénérable chef hiérarchique chercha diligemment de tout son pouvoir et de toute sa sagesse un moyen d'évoquer ces divinités sans verser le sang, mais il ne réussit pas. Une nuit il vit dans une vision un jeune homme de grande beauté, vêtu de lumière saphirine qui dit :

— Ne soyez pas inquiet, car je suis venu pour vous montrer comment les rites cérémoniaux d'évocation par le sang peuvent être exécutés efficacement sans verser le sang, qui est pour l'être individuel le véhicule de la vitalité.

Alors raconte le chef, lorsque je lui eus fait la bien venue, et l'eus remercié, il dit : « Prenez une centième partie d'eau dans un calice de cristal pur et propre et lorsque j'eus fait ainsi il dit :

— « Enlevez du calice trois fois sept parties de la centième partie d'eau, et je le fis. Alors le jeune homme que je voyais dans une vision de la nuit se tint debout, son visage tourné vers l'est, tenant le calice dans ses mains, et

autour de calice s'amassa une luminosité comme une aura d'une couleur nuancée semblable aux graines du fruit du grenadier. A la pointe du jour, je vis qu'il entra dans l'aura lumineuse qui entourait le calice des constituants comme s'ils étaient attirés par attraction, qui perméèrent l'eau qui était dans le calice. Alors il souffla sur ce qui était dans le calice. Après quelque temps il mit le calice à mes lèvres et je goutai non pas de l'eau mais du sang. Comme je m'émerveillais, il souffla dans mes narines et dit :

— « Ce que j'ai fait vous pouvez le faire aussi et pas vous seulement, mais ceux qui seront capables par affinité de recevoir de vous ce pouvoir ». Sachant qu'à part la violation de la charité toutes choses m'étaient légitimes, j'essayai par ce moyen d'évoquer certaines puissantes divinités dont le moyen de manifestation est la force sanguine, mais ce que le jeune homme qui m'apparut dans ma vision avait changé, je le gardai sans y toucher, car je me dis : « Qui sait qui y a soufflé le souffle de la vie ? »

A un certain moment, dans le rite cérémonial, je versai le contenu du calice sur le sol et avant longtemps l'être évoqué se manifesta comme si le sang versé avait été celui d'un animal nouvellement tué. Alors je convoquai dans la solitude d'une grande forêt tous ceux qui pratiquaient le rite cérémonial d'évocation par le sang et quand ils furent rassemblés, je leur parlai en disant : « N'est-il pas reçu parmi nous que les évocations par le sang et le feu sont une insulte envers le Divin Habitant qui est l'Illumination de notre âme : pour cette raison, un envoyé m'est apparu dans une vision de la nuit et m'a instruit comment, par la transsubstantiation, l'eau peut être changée en du sang. » Alors sur leur désir, je leur fis connaître ce que le jeune homme vêtu de la radiance saphirine m'avait fait connaître et beaucoup de personnes demandèrent qu'on leur donnât de l'eau et des calices en cristal, et essayèrent cette transsubstantiation. Ils furent assez nombreux, ceux qui réussirent à attirer certains constituants du sang nervo-

physique de sorte que l'eau était semblable au sang ; mais ils furent incapables en grande majorité d'y infuser le souffle de la vie, et l'expérience prouva que sans cette insufflation le reste était inutile.

Après ceci, dans l'évocation, le sang vital des sacrifiés fut de plus en plus fréquemment remplacé par le sang obtenu par la transsubstantiation et ce remplacement devint tellement général qu'à une certaine époque, quelqu'un qui constata que la majorité des divinités ainsi évoquées n'était pas de bonne volonté envers l'homme, ordonna une évocation générale de cette nature et quand les évoqués se manifestèrent, il les entoura d'une aura tellement puissante qu'ils ne purent pas s'en extérioriser et, sauf les plus puissants, ils furent emprisonnés par la force sanguine même par laquelle ils cherchaient le rapport et la puissance vis-à-vis de l'homme. Ainsi fit-il, non pas de sa propre puissance et sans aide, mais parce que la charge du calice dans lequel l'Initiateur changeant l'eau en du sang par la transsubstantiation, lui avait été confiée. Il ajouta à chaque calice de sang ainsi formé, une goutte du contenu du calice sur lequel celui qui était apparu dans la vision de la nuit avait soufflé sept fois.

Après ceci la mesure du pouvoir de transsubstantiation devint graduellement un moyen de classification des membres d'un certain ordre d'Initiés dont l'office spécial était celui de l'évocation par la transsubstantiation ou le changement de l'eau en sang. Deux du troisième cercle extérieur étaient capables seulement d'auriser le calice et d'attirer les constituants nécessaires, plus ou moins puissamment ; le deuxième cercle par l'insufflation donnait à cette liqueur plus ou moins de vitalité. Et le premier cercle ou cercle intérieur utilisait ce qui était ainsi préparé et vitalisé pour des évocations *mais, à part une seule exception, aucun homme ne put retenir les évoqués.*

En cours de temps, l'acte de boire à petits coups la substance sanguine ainsi préparée et aussi son mélange avec

le sang de celui en qui elle était sous-cutanément introduite furent pratiqués par les principaux docteurs autorisés qui ainsi renouvelaient la vie de beaucoup de personnes. Plus tard il fut estimé expédient de s'abstenir de la pratique de cette forme de transsubstantiation, parce que à cause de la décadence et partant de l'imperfection de certains hommes chez lesquels se trouvait la puissance et la connaissance sans la sagesse nécessaire pour son usage salutaire, certains abus se glissèrent parmi lesquels se trouvait la confusion de l'être aussi bien que la propagation de maladies non seulement nervo-physiques, mais nerveuses et mentales.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES CHRONIQUES DE CHI, un vol in-8, 7 fr. 50

10 exemplaires sur papier Hollande numérotés à la presse

Prix : 20 francs.

Le gérant, M. J. BUCAS.

Saint-Amand (Cher). — Im. Exp. PIVOTEAU & FILS

SOUSCRIPTION

POUR PROPAGER LE MOUVEMENT COSMIQUE

Soucieux de maintenir le mouvement dans son esprit libre, philosophique, scientifique et non politique, les dépositaires font appel à tous les lecteurs de la Revue pour soutenir et propager le mouvement. Ils remercient d'avance ceux qui voudront bien répondre à leur appel.

Trésorier :

M. J. BLOT,

5, rue Alboni, PARIS. XVI^e.

Adresser de même au Trésorier le montant des abonnements

* * *

Les abonnements partent des 1^{er} janvier et 1^{er} juillet

UN AN : FRANCE, **10** francs — ÉTRANGER, **12** francs

LE NUMÉRO : **1** franc.

Toutes questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmiques doivent être adressées à

AIA AZIZ,

Tlemcen (Algérie)

Prière d'envoyer à cette même adresse les Journaux et Revues qui font l'échange, les Livres, Brochures, etc.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré, parus

I } Le Drame Cosmique.
II }
III } Les Chroniques de Chi.

Prix : **7 fr. 50** le volume

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

Prix : **1 fr.**

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Prix : **1 fr.**

"Revue Cosmique." *Revue Cosmique*, no. 2, Feb. 1907. Women's Studies Archive, link.gale.com/apps/doc/RJXMKO077778539/WMNS?u=ucsantabarbara&sid=bookmark-WMNS. Accessed 19 Apr. 2024.